

Libération



PARIS 2024

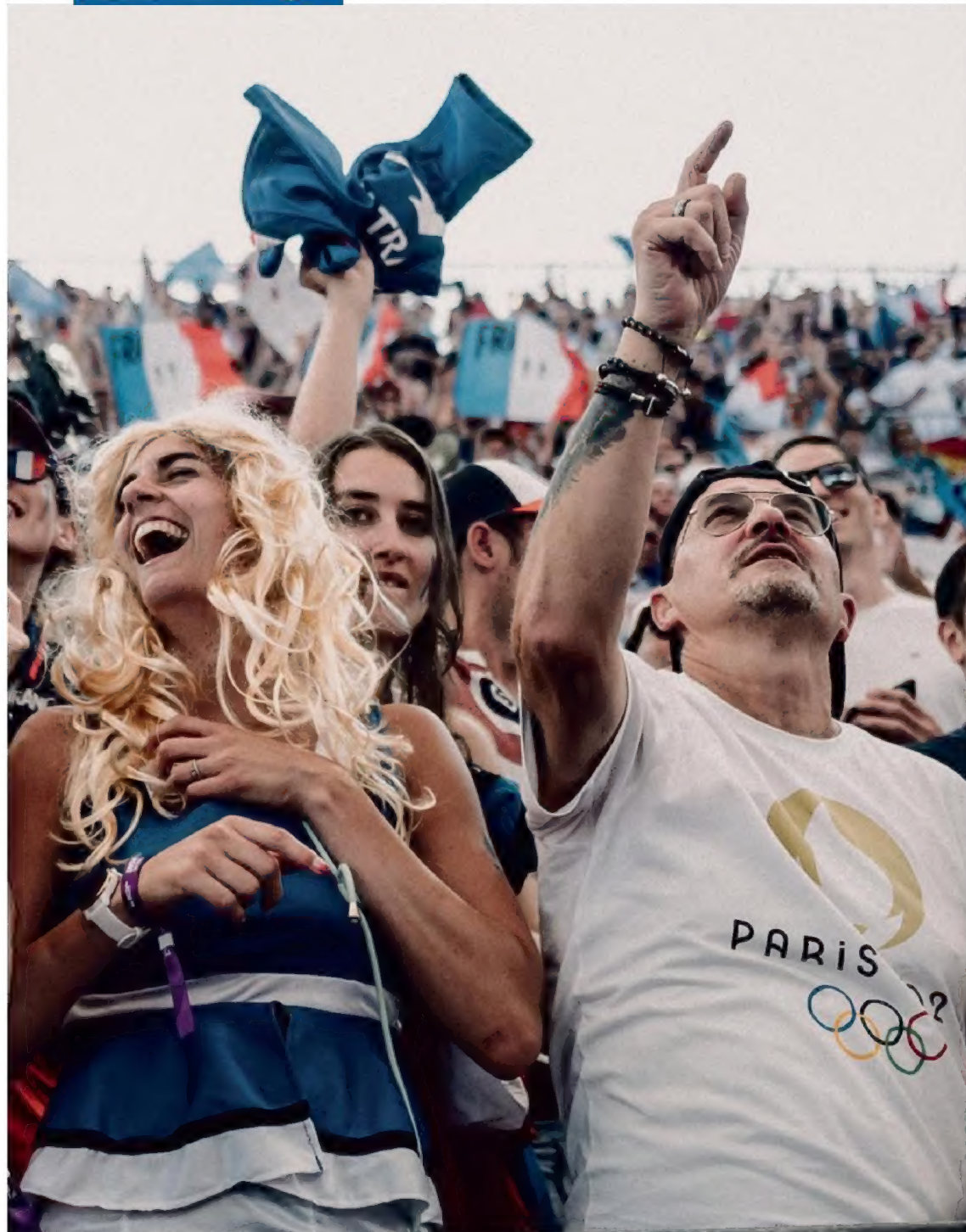
T'AS DE BEAUX JEUX

Ferveur populaire, organisation sans faille, record de médailles tricolores... Pendant quinze jours, la France a savouré la réussite de ses JO qui se sont clos dimanche. Place désormais aux Jeux paralympiques, à partir du 28 août.

20 PAGES SPÉCIALES

Libération





Sur la place de la Concorde, le 5 août, pour la demi-finale de l'équipe masculine de basket 3x3.

JO Un moment or du temps

Contrairement au chaos annoncé, la quinzaine olympique, réussie dans les stades comme en dehors, nous a finalement offert une respiration, une parenthèse enchantée après une période difficile. «Libé» fait le bilan.

Par
LAURE BRETTON
Photo **DENIS ALLARD**

Karen Blixen ou Oscar Wilde, impossible de savoir qui l'a écrit en premier. Mais, disait-on donc au début du siècle à Copenhague ou à Londres, «*quand les dieux veulent nous punir, ils exaucent nos prières*». Peu importe la bataille apocryphe, la maxime sied parfaitement au fronton de cette France olympique qui s'est révélée depuis le 26 juillet. Et qui a éteint sa télé dimanche soir en se demandant de quoi le reste de l'été serait fait après deux semaines en apnée enchantée.

Médailles, larmes, rires, exploits du côté des stades mais aussi, en dehors, logistique, transports et sécurité : toutes les cases ont été cochées. Pour une fois, l'envie de réussir a pris le pas sur la lassitude, philosophe Claude Onesta, le patron «heureux» de la haute performance sportive française. A quoi cela tient-il ? A une organisation olympique audacieuse : des Jeux dans la ville, enfin, des sites de compétition logés dans des cartes postales, aussi ? A l'envie trépidante de sortir des crispations identitaires printanières et de célébrer une diversité tranquille, assumée des tatamis aux parquets ? Un peu de tout ça. On (re)découvre qu'il est possible de faire du bruit et de la fureur positive, version endorphine. Honneur aux volleyeurs polonais qui ont subi samedi, en plus des assauts de la bande à Ngapeth et Brizard, des *Alexandrie, Alexandrie* à gogo avant de laisser tomber l'or dans l'escarcelle tricolore. Dimanche, dans une capitale écrasée de chaleur aoûtienne, les «ouh» et les «aah» s'éparpillaient par les fenêtres des Parisiens au gré des rebonds des Bleus du basket jusqu'à leur défaite en extremis face aux Américains.

Nuits blanches et yeux rouges, Tony Estanguet n'a rien loupé non plus. Pas un site de compétition, exception faite de Tahiti et de sa vague de Teahupo'o, cette «nouvelle tour Eiffel» dit le photographe spécialiste du surf Tim McKenna. Le président du comité d'organisation de Paris 2024 a même regardé la demi-finale des handballeuses françaises sur l'iPhone de Zinedine Zidane à Bercy en attendant la

demie des basketteurs tricolores. L'homme qui refuse officiellement de faire de la politique veut aujourd'hui «faire perdurer l'esprit des Jeux». Et répète que «la France est capable de grandes choses quand elle veut».

Ce n'est pas Emmanuel Macron qui le démentira. «On verra tous à partir de vendredi soir que ça en valait la peine», crânerait le chef de l'Etat trois jours avant une cérémonie d'ouverture follement transgressive, à rebours de tout ce que sa politique charrie ces dernières années, des choix fiscaux à un projet de loi sur l'immigration pompé dans le bréviaire du Rassemblement national. Mais qu'importe, visiblement. Seule la victoire, incontestable si on se fie à la presse mondiale, est belle pour un président qui n'a pas passé plus de quarante-huit heures éloigné des stades pendant ces deux semaines. Ce qui a surpris, pour rester poli, tout le monde, «il était partout, félicitant les athlètes français, les embrassant et leur tapant dans le dos, se remémore Philippe Vande Weyer, journaliste olympique du quotidien belge le *Soir*. Je n'ai pas le souvenir d'avoir vu, à des Jeux précédents, un chef d'Etat aussi omniprésent.» Tout comme un pascen de ministres démissionnaires, dont les affaires courantes n'avaient strictement aucun lien avec les Jeux mais qui ont réclamé moult accréditations de dernière minute au Cojo.

JOUES TRICOLORÉES

Et puis des JO en métro (peu de boulot-pas de dodo), pas sûr qu'on avait vraiment réalisé ce que ça voulait dire avant de prendre «la 12» pour aller au badminton ou de filer à la boxe au terminus de «la 9». En s'organisant au mieux via des primes accordées au printemps mais en multipliant quand même les contrats précaires (merci les gilets violets), la RATP et la SNCF ont mis le paquet. Même la ligne C du RER, *mater dolorosa* estivale du réseau francilien, a fonctionné sans heurts, délivrant son lot de spectateurs au golf, au VTT et à l'équitation, dans les jardins du château de Versailles. Après avoir craint l'embolie, les hôpitaux ont plutôt tourné à vide pendant les compétitions. On a dénombré un total rigoureux de 31 entrées aux urgences liées aux JO dans les services parisiens depuis le 26 juillet, selon les chiffres du ministère de la Santé.

«On a profité tout en restant concentrés et vigilants au max jusqu'au bout», confie Pierre Rabadan, adjoint es-Jeux olympiques et paralympiques d'Anne Hidalgo «très très très heureux mais très très très fatigué» après avoir bouclé le 10 km pour tous dans la nuit de samedi à dimanche. Avant les JO, les autorités prédisaient que Paris et l'Ile-de-France seraient les endroits «les plus en sécurité» de tout le pays cet été. Ce qui s'est fait au prix d'un déploiement de forces de l'ordre sans précédent. Mais on a vu des flics pris en selles ou en prenant eux-mêmes, avec des diables japonais aux masques ancestraux ou des floppées de joues tricolores. «On ne dit pas que cela va révolutionner les rapports public-forces de l'ordre mais ça permet de bousculer les préjugés donc on prend», salue Oriane Filhol, maire adjointe de Saint-Denis. «Quand je repense au RN qui voulait des JO sans public pour protéger Paris des hordes de banlieue, je suis tellement heureux et fier, souffle en écho le président de la Seine-Saint-Denis, Sté-

phane Troussel. Cela ne règle évidemment pas tous les défis et à la rentrée, on reprend nos combats pour la justice et l'égalité mais on s'en prend tellement plein la gueule tout le temps, que là on savoure.» En tout, les fan-zones ont accueilli plus de 4,5 millions de personnes en deux semaines, 400 000 dans la seule Seine-Saint-Denis. Ce qui permet, à la marge, de torréfier l'idée que ces JO étaient 1) un phénomène parisien 2) une liesse 100 % privatisée.

HOT-DOGS ENGLOUTIS

Dès les premiers jours de compétition, la France a plongé dans l'allégresse bleutée de La Défense, frétilant dans le sillage de l'homme dauphin. Léon Marchand, un soubrette de Mbappé, des mains-palmes, une couleée de géant et un truc jamais fait avant lui : quatre médailles d'or en six jours. Le nerd en informatique qui rêve d'aller dans l'espace a été propulsé au rang d'étoile mondiale. La preuve en images au Stade de France, où il s'est dandiné avec Mick Jagger non loin de Snoopy Dogg, lutin olympique en or (on parle de 500 000 euros par jour quand même) embauché par NBC pour faire le show. Deux poids, même mesure, Teddy Riner a déposé son trône en enfilant un troisième titre olympique en individuel et en offrant à la France sa deuxième médaille d'or par équipe mixte, face au Japon.

Paris 2024 qui s'achève, c'est 760 sessions organisées dans 32 sports olympiques, près de 850 médailles remportées et 400 000 hot-dogs engloutis sur les sites. Des Bleus sûrs, qui décrochent 64 médailles, dont 16 en or, quasiment le double de Tokyo. Et des stars planétaires au rendez-vous de Paris, de Simone «GOAT» Biles à Armand «Mondo» Duplantis. Des Jeux qui faisaient si envie que même les plus sceptiques s'y sont pris, achetant à la dernière minute des places sur la plateforme de vente officielle. Résultat : 9,5 millions de tickets vendus, record absolu dans l'histoire olympique. Avant le début des Jeux de Paris 2024, la novlangue du comité d'organisation nous taillait les oreilles façon Spock à bord de son *Enterprise*. L'héritage innatérielle des JO, on ne voyait pas trop. Il était question de «baignabilité» de la Seine et de «nation sportive». Après 19 jours d'épreuves, on pense avoir compris un peu mieux le concept. Parenthèse enchantée, bulle dorée, pays en apesanteur, tout a été dit. Un petit padawan olympique, rincé par sept années de préparatifs et un mois sans arrêt sur la fin, souffle : «On a donc droit au bonheur.» L'héritage est là. ♦

Aux Jeux paralympiques, que la fête continue !

Après une première compétition réussie, le comité d'organisation est maintenant face à la nécessité de réussir l'événement paralympique, enjeu majeur d'inclusivité.

Pas besoin d'être devin : à moins d'un couac majeur lors de la cérémonie de clôture, l'Hexagone va se réveiller ce lundi le torse bombé par une fierté de coq. Avec ces JO, la

France peut se prévaloir du sentiment du devoir parfaitement accompli, au-delà des espérances grâce à un engouement populaire insoupçonné. Los Angeles qui prend le relais n'a qu'à bien se tenir.

good luck. Sauf qu'un tel état d'esprit zappe l'étape 2 du contrat : réussir les Jeux paralympiques, du 28 août au 8 septembre. Onze jours de compétition, 4 400 athlètes en lice dans 549 épreuves, le programme est conséquent.

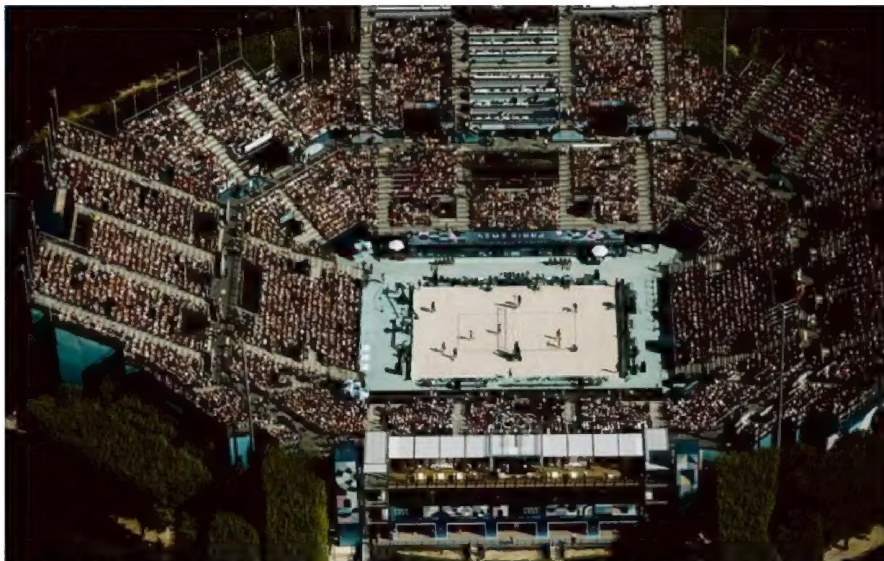
Timing. Les Jeux paralympiques ont reçu un soutien poids lourd pendant la salve olympique. Interviewé par la RTBF dans la **Suite page 4**

Suite de la page 3 foulée de son double sacre, Teddy Riner spontanément décerné une autre médaille : « On se bat, on s'entraîne, mais le vrai mérite revient aux athlètes paralympiques. Ils ont un handicap qui est déjà très difficile à vivre et ils arrivent à faire des choses incroyables. Les vrais JO vont commencer par les Paralympiques. » Mais la France aura-t-elle la tête à en être ? Et a-t-on suffisamment conscience, collectivement, de l'importance de répondre aussi présents à ce deuxième rendez-vous ?

Le timing paraît casse-gueule. Pile dans « la rentrée », lorsque le pays se remet en branle, affairé comme jamais, avec l'équation politique du moment qui corse l'équation. Déjà contestée pendant les JO, la « trêve » décrétée jupitériennement ne tiendra pas encore trois semaines, la reprise intensive des hostilités est déjà dans les starting-blocks avec une course de haies en perspective – nomination d'un(e) Premier(e) ministre, composition du gouvernement, déclaration de politique générale... Sachant, aussi, que l'appétit pour les Jeux paralympiques reste à vérifier. « Il y a un peu plus de 2,8 millions de billets en vente, on en est aujourd'hui à un peu plus d'1,3 million de places vendues », rassurait le 7 août sur Franceinfo le directeur général du Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques, Etienne Thobois. Quelques jours plus tôt, dans *Ouest-France*, le directeur général délégué de Paris 2024, Michaël Aloïsi, soulignait l'effet d'entraînement des JO : « On vend aujourd'hui cinq fois plus de billets chaque jour pour les Jeux paralympiques qu'avant les Jeux olympiques » et assurait que « beaucoup de Français n'ont pas envie que la fête s'arrête ».

Leitmotif. Ce devrait carrément être un objectif. Les athlètes eux-mêmes le soulignent, tel Arnaud Assoumani (saut en longueur et triple saut), qui est de ceux qui se sont mobilisés pour convaincre le public, notamment par des campagnes d'affichage : les Jeux paralympiques sont un tremplin capital pour faire évoluer de regard, l'accès au sport pour tous, le sport-santé, la cohésion. « A l'heure où l'inclusivité » est devenue un leitmotif, Paris et partant la France ratieraient un coche spectaculaire en faisant moins bien que Londres (2012) ou Rio (2016) qui ont réussi à susciter l'engouement – après un démarrage tout aussi difficile. Ce serait d'autant plus déplorable qu'il suffirait d'ouvrir les yeux : des sports les plus connus (para-athlétisme, paratennis, paracanotage...) jusqu'aux confidentiels (boccia, goalball...), ce qu'accomplissent ces athlètes est régulièrement stupéfiant voire bouleversant, un dépassement de soi qui relève indéniablement de la performance.

SABRINA CHAMPENOIS



Le Champ-de-Mars, où avaient lieu les épreuves de beach-volley, vu depuis la tour Eiffel, le 7 août. PHOTO DENIS ALLARD

Avec 64 médailles dont 16 en or, le conte est bon pour les Bleus

Portée par les sports collectifs et de combat, la France se hisse dans le top 5 espéré, même si des disciplines sont encore à la peine.

Ouf ! Les stressés des tableurs vont pouvoir souffler. Après une quinzaine à scruter quotidiennement le tableau des médailles, à épier le calendrier des épreuves à venir, à pester devant ces titres potentiels non convertis, à redouter la mollesse néerlandaise en aviron ou celle des Britanniques sur le vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines (elles ont eu lieu), la France boucle ses Jeux à domicile en cinquième position au classement des nations, avec 16 médailles d'or, 26 en argent et 22 en bronze (ça fait 64 au total, amis mathématiciens). Le home advantage a bien joué son rôle. Emmanuel Macron, qui avait lui-même fixé cet objectif après une grosse fâcherie post-Tokyo (33 médailles, dont 10 en or), sera contenté. Claude Onesta, le manager de la haute performance à l'Agence nationale du sport, se montrait satisfait dimanche matin, avant que la délégation tricolore ne garnisse encore son bilan d'un argent pour Elodie Clouvel en pentathlon moderne et d'une médaille du même métal pour les basketteuses bleues. Avec 16 mé-

dailles d'or, la France bat son record d'Atlanta en 1996 (15 titres) et, avec un total de 64, celui de Pékin, en 2008 (43 breloques). Au retour du Japon, « j'ai eu un entretien avec Emmanuel Macron sur le moyen de faire mieux à Paris », se souvient l'ancien coach de l'équipe de France de handball : « Si on n'avait dû alors qu'en 2024, on aurait un tel bilan, j'aurais mieux dormi. »

Locomotive. La première semaine des Jeux avait placé la délégation tricolore en apesanteur. Dimanche 4 août, elle figurait sur le podium des nations (3^e), avec déjà 44 médailles, 12 en or inclus, dont un quart pour le hors-bord Léon Marchand, l'athlète le plus titré des Jeux. Et deux pour le taillier Teddy Riner. La seconde semaine a été plus mollassonne. Pas une surprise, tant l'athlétisme n'est traditionnellement pas une locomotive pour la France. Avec l'unique argent de la hard-leuse Cyréna Samba-Mayela au 100 m haies, décroché en extrême samedi, la récolte est maigrelette. D'autant que l'athlète le reconnaît elle-même, elle est passée dans une autre dimension en traversant l'Atlantique pour rejoindre la Floride et rejoindre l'entraîneur irlandais John Coghlan. Une pierre dans le jardin de Romain Barras, le directeur de la haute performance de la fédération, qui concède un bilan « décevant », mais parle d'une « dynamique collective »

qu'il faut « continuer à mettre en place » avec des athlètes « jeunes ». A voir. Souvent cité au rayon des déceptions, le cyclisme sur piste tricolore (qui n'a pu se mettre sous la dent que l'or de Benjamin Thomas à l'omnium) est en réalité pas loin de son niveau ces dernières années. L'époque dorée des Arnaud Tournant, Florian Rousseau ou Félicia Ballanger, multimédailles à la fin des années 90, était probablement une anomalie. L'aviron, en revanche, s'est bel et bien troué : zéro médaille. Du côté des satisfactions, une constante : la France aime la bagarre. Au judo, à la boxe ou au taekwondo, les bonnes performances se sont enchaînées. Et que dire des sports collectifs, qui placent sept équipes dans le top 3, avec les titres des rugbymen à VII et des volleyeurs ? Dans une interview à *L'Équipe*, Claude Onesta concède dimanche un regret à pro-

pos des 14 médailles d'or espérées, au regard des performances passées d'espoirs tricolores, et finalement non décrochées.

Édifiant. Mais il se montre satisfait du nombre de sportifs médaillés ces dernières années dans des compétitions internationales et qui ont récidivé à Paris : « On était à 49% à Tokyo, où nos principaux adversaires étaient entre 70 et 80%. Là, au-delà de 60 médailles, on sera à 75% de réussite. » Et Onesta de souligner que les 64 médailles françaises ont été glanées par une vingtaine de fédérations, quand les nations concurrentes (Australie, Royaume-Uni, Japon) se spécialisent davantage, en investissant dans les disciplines les plus rémunératrices en podiums.

Un essai à transformer ?

L'exemple britannique, souvent cité ces dernières années, est édifiant. Aux Jeux d'Atlanta en 1996, les athlètes à l'Union Jack ne glanent que 15 médailles, dans une seule en or. La perspective de l'organisation des Jeux de Londres sert d'électrochoc pour structurer le sport de haut niveau. Et l'édition 2012 (65 médailles dont 29 d'or) n'est pas qu'un one shot : les Britanniques restent dans ces eaux-là depuis une dizaine d'années. Un exemple dont la France veut s'inspirer en vue de Los Angeles 2028.

GILLES DHERS,
SYLVAIN MOUILLARD
et CAROLINE VIGENT

Du côté des satisfactions, une constante : la France aime la bagarre. Au judo, à la boxe ou au taekwondo, les bonnes performances se sont enchaînées.

Equipe de France: cracks de fin

Avec deux médailles d'or et six d'argent en trente-six heures, la France conclut ses Jeux avec panache, sauvant notamment la mise en athlétisme et s'illustrant dans les sports collectifs.

Les volleyeurs et la combattante de taekwondo Althéa Laurin, piles à l'or. De l'argent, content ou pas, pour les handballeuses, les basketteuses, les breakdancers Dany Dann, la pentathlète Elodie Clouvel et la hurdeuse Cyrena Samba-Mayela. Ce dernier week-end a permis à la France de compiler quelques médailles supplémentaires. Retour sur ces huit instantanés bleus.

Basket femmes

Bercy pour ce moment

C'était le gros gâteau appétissant de fin de Jeux. Celui que les Bleues

voulaient décorer d'une cerise cueillie bien haut, tant les Américaines ont posé depuis des années sur le basket une patte encore plus ferme que leurs homologues masculins. Cette finale dimanche fut rugueuse, âpre, indécise. Les Bleues ont arrêté le rouleau compresseur US. Un demi-exploit. Pour qu'il soit entier, il leur aurait fallu plus d'adresse. Elles ont eu l'or au bout des doigts. Ceux des Américaines ont été un peu plus fermes. A peine, mais ça leur a suffi pour gagner d'un point (67-66). Un match qui nourrit les «et si» au bar des sports. Et si le pied de Gabby Williams avait

été quelques centimètres en retrait ? Son panier à la dernière seconde aurait valu trois points. Il y aurait eu match nul, prolongations... Mais on ne gagne pas un titre olympique avec des «et si».

Volley-ball hommes

A bloc

Dans «BHV», comme on en parle dans les sports collectifs français, il y a basket, hand et volley. Ce dernier vit un peu dans l'ombre des deux autres, souvent réduit au charisme du joueur star de l'équipe de France, Earvin Ngapeth. On ne va pas s'amuser à classer les médailles, dire que tel argent vaut plus que tel or, ce serait ridicule et vain. Mais il faut insister sur l'immense exploit qu'ont réussi samedi ces Bleus-là en conservant leur titre olympique après avoir atomisé les champions du monde italiens en demie puis les Polonais en finale. Le passeur Benjamin Toniutti a expliqué la méthode de cette équipe de France :

«L'idée est de mettre dans la tête de l'adversaire que pour faire le point, il devra servir à 145 km/h sur la ligne jaune. Du coup, les adversaires doivent aller à la limite. Ça nous demande aussi beaucoup de solidarité mentale. Quand on prend la grêle, il faut tenir et rester sur cette idée de pousser à la limite ceux qui sont de l'autre côté du filet.»

Handball femmes

La cage au ventre

Si les volleyeurs ont réussi à conserver leur titre, les handballeuses, elles, n'y sont pas parvenues. Après un tournoi de rêve, elles ont pris la marée samedi en finale contre leurs vieilles rivales norvégiennes (21-29). «Hors de question qu'on vienne nous battre chez nous», tel était le mantra des Françaises, énoncé par la demi-centre Méline Nocandy. La même était obligée de constater, après la raclée : «On n'était pas connectées, on a manqué des passes, des engagements, là où d'habitude on se trouve les yeux fermés.»

Basket hommes

Dunk is not dead

8,6 millions de téléspectateurs pourront dire : «J'ai vu ce match.»

Seuls les quelque 18 000 spectateurs de l'Arena Bercy pourront dire «y étais». La finale entre les Bleus et les Etats-Unis (98-87 pour Team USA) restera comme l'un des moments forts de ces Jeux. Dans le jargon sportif, quand une équipe promise à l'abattoir tient tête au boucher, on dit «y'a eu match». Elle n'est pas galvaudée pour raconter ce moment d'anthologie : ces défis torse contre torse, l'enfin bon match de Wembanyama, ce dunk monstrueux de Guerschon Yabusele qui a mis LeBron James sur le cul... Et cette série de shoots à 3 points aussi indécise qu'inraimentable de Stephen Curry qui a crucifié les Bleus dans les dernières minutes.

Cyrena Samba-Mayela, 100 m haies

Seconde au centième

Ne dites pas à Cyrena Samba-Mayela qu'elle a sauvé l'honneur de l'athlétisme français, lui évitant un infamant zéro médaille à domicile, en remportant l'argent sur 100 m haies samedi soir au Stade de France. Cette breloque, elle est à elle. La hurdeuse l'a conquise au terme d'une année qu'il a vue s'écouler en Floride pour se préparer : «J'ai changé du tout au tout, aller aux Etats-Unis, c'était une autre culture, une autre langue, loin de ma famille...» disait celle qu'en juin le Covid a failli arrêter. Ne demandez pas à Cyrena Samba-Mayela si elle va digérer ce centième de seconde qui la sépare de l'or remporté par l'Américaine Masai Russell : «Avec le Covid, j'ai vraiment douté. Cette médaille d'argent vaut de l'or !»

Dany Dann, breaking

Juste une dernière danse

Deuxième de l'épreuve de breaking dans le cadre majestueux de la place de la Concorde, samedi, Dany Dann est le premier médaillé olympique français de l'histoire de ce sport né dans la rue. Il restera sans doute le dernier car il n'est certain qu'on revote le breaking un jour aux JO. Dany Dann a 36 ans, les cheveux bleus et se définit comme un «earth-lé». Question art, le public en a eu pour son argent. Question sport, celui qui s'entraîne depuis deux ans à

l'Insep a donné de son corps avec la blessure la plus commune chez les champions : la rupture du ligament, début juin. Son rétablissement exprime l'a amené jusqu'au podium.

Althéa Laurin, taekwondo

L'appel du pied

Art martial né en Corée du Sud, sport olympique depuis 2000, le taekwondo est appelé «la voie des pieds et des mains». Samedi soir au Grand Palais, les premiers ont permis à Althéa Laurin, 22 ans, de devenir la première championne olympique française de la discipline (en +67 kg) à l'issue d'une journée parfaite où elle n'a pas perdu un seul round. Sa médaille de bronze à Tokyo, puis son titre de championne du monde ne lui avaient pas permis de défoncer la porte de la notoriété. Ce n'est de toute façon pas le genre de la gendarmerie, maréchal des logis, venue au taekwondo sur un malentendu. Elle avait 7 ans à Epinay-sur-Seine et voulait s'inscrire au karaté. Mal orientée, elle s'est retrouvée dans un cours de taekwondo. «La voie des pieds et des mains» est impénétrable.

Elodie Clouvel, pentathlon

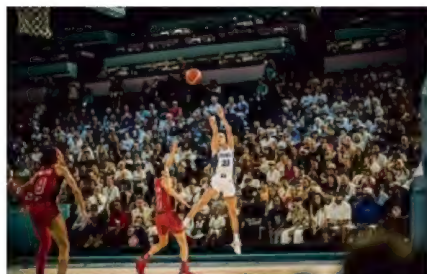
Château brillant

De l'équitation, de l'escrime, de la natation, de la course et du tir. C'était le combo nécessaire du «bon soldat» pour le baron Pierre de Courbertin, qui en ressuscitant les JO, voulait rendre hommage au pentathlon grec. Voilà pourquoi on parle de pentathlon moderne pour définir ce sport dans lequel Elodie Clouvel a fait aussi bien qu'à Rio en décrochant dimanche l'argent. Avant la dernière épreuve, le laser run, qui combine course à pied et tir, elle était en tête. Mais son bras a tremblé sur les premiers tirs. Ensuite, elle n'a «plus rien calculé. J'étais comme une reine dans le château de Versailles, acclamée par tous ces Français».

GUILLEAUME GENDRON, JULIE LASSALE-SLAMA, WILLY LE DEVIN, ROMAIN MÉTAIRIE, ELISA DE LA ROCHE SAINT-ANDRÉ, GRÉGOIRE SCHNEIDER et CAROLINE VIGENT



En battant la Pologne samedi, la France a conservé son titre olympique en volley. S. SIBERKO, REUTERS



Lors de la finale de basket France-Etats-Unis (66-67). DENIS ALLARD



Cyrena Samba-Mayela, lors du 100 m haies. F. BENSCH, REUTERS



Althéa Laurin (en bleu), médaillée d'or en taekwondo. D. GRAY, AFP



Les étoiles de Paris

45 disciplines, 329 titres olympiques décernés. Depuis le 27 juillet, les exploits sportifs se sont enchaînés et certaines performances resteront dans les mémoires. «Libé» dresse son palmarès.



NOVAK DJOKOVIC LE BOSS FINAL

A 37 ans, le Serbe ne surjoue plus la mélodie du bonheur simple depuis bien longtemps. Après sa demi-finale contre l'italien Lorenzo Musetti ou sa finale devant l'espagnol Carlos Alcaraz, Novak Djokovic a donné l'impression d'un accomplissement programmé. On connaît le Djokovic mondialisé, ésotérique mais souriant. A Paris, on a vu le patriote serbe, assumant plus franchement que jamais son identité comme si, la fin se rapprochant, il revenait au point d'origine. «Jusqu'ici, mon plus beau souvenir, et je parle de tout ce que j'ai pu vivre sur le court aussi, était

la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Londres [2012] parce que j'avais eu l'honneur d'être choisi comme porte-drapeau, a-t-il lâché après sa finale gagnée. Ce que je viens de vivre là, devant vous, dépasse donc tout ce que j'ai connu jusqu'ici. J'ai toujours dit qu'il n'y avait rien de plus important à mes yeux que mon pays.» On gardera pour notre part en mémoire le cinquième point du second tie-break, un coup droit croisé long de ligne qu'il est allé chercher au pays des morts. Le Serbe a expliqué ensuite qu'il s'agissait de fait du point d'une vie. **GRÉGOR SCHNEIDER**



IMANE KHELIF LE POING LEVÉ

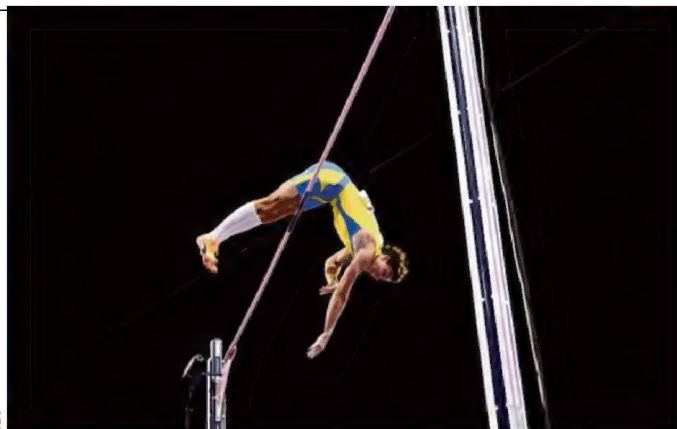
Avant les JO, Imane Khelif était une obscure boxeuse amateur algérienne de moins de 66 kilos s'entraînant entre Nice et Miami, classée 5^e à Tokyo, avec une poignée de followers numériques. Ils sont aujourd'hui des millions à suivre ses faits et gestes. La faute à une polémique sordide qui éclate avec l'abandon express de son adversaire italienne après un direct reçu sur le nez en huitième de finale. En un instant, le tsunami de la haine recouvre tout. Trump, Salvini ou encore Musk ouvrent les vannes. Si Khelif frappe si fort,

c'est qu'elle serait un homme, une athlète «hyperandrogène» voire trans. Raison pour laquelle l'IBA, organisation mondiale de la boxe dirigée par un louche oligarque russe, l'avait exclu un an plus tôt de ses compétitions, décision que le CIO, par «wokisme» supposé, aurait ignoré... A Alger, on s'indigne et s'enflamme pour Imane Khelif, héroïne instantanée. Couvée par son entraîneur cubain, elle serre les dents et va jusqu'au bout de son rêve doré. Comme la championne qu'elle est désormais. **GUILLAUME GENDRON**

LÉON MARCHAND POISSON TURBO

Deux consonnes et deux voyelles : c'est le prénom que la planète sport retiendra de ces JO français, Léon Marchand élu « héros local » de Paris 2024 par la presse internationale après avoir tout explosé. Littéralement. Le nombre de médailles : quatre en or, une en bronze avec le relais. Les anciens records olympiques : autant que de finales individuelles disputées soit quatre. Le degré de culot en réussissant avec brio un doublé sur 200 m papillon et 200 m brasse, du jamais vu. Et aussi le niveau des décibels dans l'enceinte de la piscine olympique : à chacune de ses courses, les tribunes ont pris feu. Et enfin, le soutien du public, de la Défense à toute la France. Ceux qui ne le connaissent pas encore ont pris la mesure du phénomène. Partant de là, tout le monde se pose la même question : c'est quoi la suite ? Première bonne nouvelle pour le jeune champion, son compte en banque va être crédité des 340 000 euros de primes

versées par l'Etat français (impôts non déduits). Ensuite, il restera un peu au bercail, le temps de clore en douceur cette année de toutes les victoires, aux Jeux mais aussi en championnat universitaire américain, où il évolue depuis trois ans. Dans son Toulouse natal, il retrouvera la piscine de ses premières prouesses et profitera de sa famille, dont il est séparé par un océan depuis 2021, notamment son petit frère, Oscar, son premier fan. Début 2025, Marchand mettra le cap sur le Texas après l'Arizona, pour suivre son bien-aimé coach Bob Bowman et écrire les prochains exploits. Après les 200 m papillon et brasse, Marchand a des envies de médailles en nage libre sur cette distance. Il n'a que 22 ans et tout le temps de tenter de nouveaux défis. La quinzaine parisienne n'était pas finie qu'on l'entendait déjà causer de la prochaine, à Los Angeles en 2028. Les Français n'attendent que d'être rassurés. **ELSA DE LA ROCHE SAINT-ANDRÉ**



AFP

ARMAND DUPLANTIS VERTIGINEUX

Il ne calcule pas, Duplantis. Il saute, il compte après. La hauteur de la barre, le nombre d'adversaires, l'heure du concours ou le poids que sa performance pèsera dans l'histoire. De tout cela, le Suédois se moque. Mais pourquoi y songerait-il ? Depuis son entrée fracassante dans le monde très fermé du saut à la perche, à peine sorti de l'adolescence, la discipline lui a presque toujours réservé le même sort. Celui du vainqueur, loin au-dessus des autres. Il traverse les concours dans sa bulle, décidant ses hauteurs de barre sans se préoccuper de la concurrence, quasi certain de se retrouver seul au

monde au moment où il faudra vraiment saisir les grosses perches et mettre toute la gomme. Aux Jeux de Paris, son quatrième saut lui a assuré un deuxième titre olympique. 6m tout juste. Pour tout autre perchiste, la performance aurait valeur d'accomplissement. Un exploit, rien de moins. Pour lui, elle n'a été qu'une étape.

Les suivantes : le record olympique, pour marquer l'histoire (6,10m), puis le record du monde (6,25m), pour s'assurer l'amour éternel d'un public chaud comme la braise. Avec sa forme du moment, il aurait pu le décrocher du mât de cocagne à son pre-

mier essai. Il a attendu le troisième, pour faire durer le plaisir, muscler le scénario et allonger encore un peu la soirée au stade des 80 000 spectateurs. Sympa. Ils en ont eu pour leur argent. « Je me moque du futur », a déclaré « Mondo » après son concours victorieux. Je veux juste vivre à fond l'instant présent. Sauter, gagner, puis manger autant que j'en aurai envie et faire une énorme fête. » L'avenir ne l'intéresse pas. On le comprend. Mais tous les perchistes de la planète savent que le Suédois n'a pas terminé de foncer droit devant sans un regard dans le rétro. Il a seulement 24 ans. **ALAIN MERCIER**

SYDNEY MCLAUGHLIN SEULE SUR LA PISTE

Sydney McLaughlin ne sort pas souvent en compétition. Juste pour frapper de très grands coups quand la piste n'en peut plus de l'attendre. Elle a réussi trois exploits à Paris : battre son propre record du monde du 400 m haies, le ramenant à 50"37... Soit en dessous du 9^e temps réalisé en demi-finales du... 400 m plat. On pourrait s'arrêter là tant la perf érase tout. Mais l'Américaine de 25 ans a réussi un deuxième exploit : démontrer que Femke Bol était faillible dans la dernière ligne droite. Partie trop vite pour tenter de résister à sa rivale, la Néerlandaise a flanché. Et qui a réalisé le meilleur temps des relayeuses américaines du 4 × 400 m couronnées d'or samedi soir et à 10 centièmes du record du monde de l'URSS ? Encore McLaughlin, chronométrée en 47"71, partie en flèche pour creuser un écart destructeur sur le reste des concurrentes. Deux médailles d'or, un record du monde et, elle l'affirme, encore des progrès à faire. Ça promet. **CAROLINE VIGENT**



AFP

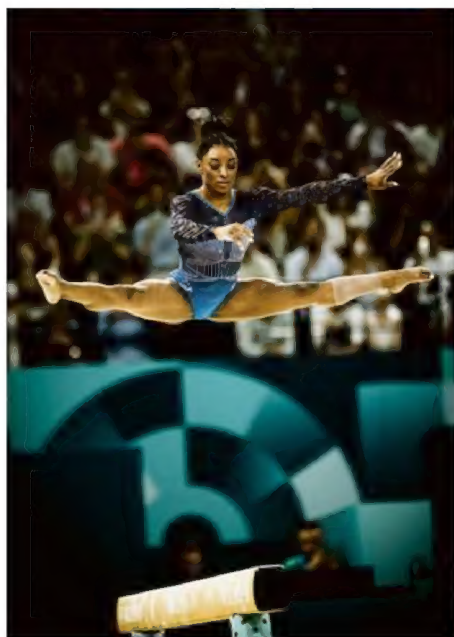


ZUMA ABACA

EARVIN NGAPETH VOLLEY DE SES PROPRIES AILES

C'est l'histoire secrète des circonvolutions tricolores et celle du deuxième titre olympique des volleyeurs français : sensibiliser Earvin Ngapeth à ses interactions avec l'équipe, ce qui re-

vient à le mettre en face de ses superpouvoirs. « On le regarde tous sur le terrain », explique Barthélémy Chinenyeze. Quand il fait la gueule, on fait la gueule. Quand il va être agressif, on va être agressif. Et quand il est content, on est content. » Le réceptionneur-attaquant n'aura jamais été aussi léger, aussi efficace que lors de ces JO. Et c'est dans un secteur de jeu où il était moins attendu, la défense au fond du terrain, que le réceptionneur-attaquant aura le plus brillé. « Là, on s'est dit qu'il ne pouvait plus rien nous arriver », concédait Nicolas Le Goff après-coup. Ngapeth, lui, avait le triomphe tranquille. Définitivement ailleurs. **G.S.**

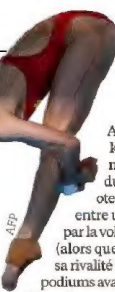


SIMONE BILES GÉANTE ÉCLATANTE

Dans la zone mixte, sacro-saint lieu où journalistes et athlètes échangent des banalités sur la joie de la gagne et la tristesse de la défaite, on mesure la notoriété des sportifs au nombre de téléphones pointés vers eux. Quand ce chiffre dépasse le raisonnable, un bénévole est chargé de poser les appareils sur un plateau. Et quand plusieurs plateaux sont

nécessaires, l'athlète ne se montre tout simplement pas, se contentant des mots lancés à la volée à sa descente de podium. Ainsi, la superstar américaine de la gymnastique Simone Biles a-t-elle esquivé cet exercice de foule, préférant envoyer son entraîneuse, la Française Cécile Landi, raconter la fierté d'entraîner un tel monument. Elle, la quadruple médaillée d'or de Rio, qui a déclaré forfait à Tokyo pour protéger sa santé mentale, et qui a signé sa renaissance paillonnée à Paris avec quatre autres médailles dont trois titres. Elle, la plus grande gymnaste du monde au destin taillé pour le cinéma, dont l'insubmersibilité a été ébranlée lors de sa chute en finale de poutre et par la victoire au sol de la Brésilienne Rebeca Andrade. Les superlatifs foisonnent face au monstre gymnique d'1,42m, sur lequel tous les regards ont été posés pendant huit jours. Quidams, photographes, gratin hollywoodien, la gloire est vertigineuse. À l'Aréna Bercy, difficile de l'apercevoir en chair et en os. Des dizaines de caméras épient la moindre de ses actions pour l'écran géant. Un bâillement, la quête d'un pansement dans son sac, le réajustement de sa coiffure. D'ailleurs, sa chevelure a généré de nombreux commentaires racistes dès ses premières performances aux Jeux. La jeune femme de 27 ans a répondu en story Instagram : « La prochaine fois que vous voulez commenter les cheveux d'une femme noire, juste ne le faites pas. » Autre polémique : son pain au chocolat industriel pour le goûter, suscitant l'ire des internautes français. Dans un cocasse concours de circonstances, on lui a fait livrer des crookies (croissant-cookies) et on a reçu ses remerciements. On le racontera à nos enfants.

JULIE LASSALE-SLAMA



QUAN HONGCHAN GARDE DES SAUTS

À 17 ans, la native de Zhanjiang déjà titrée à Tokyo a quitté Paris avec les deux médailles d'or mises en jeu sur le haut vol (10 mètres), l'individuel et l'épreuve synchronisée avec sa compatriote Chen Yuxi. Une trajectoire assez énigmatique, entre un storytelling narrant une vocation motivée par la volonté de payer un traitement médical à sa mère (alors que l'État chinois doit censément y pourvoir) et sa rivalité avec Chen Yuxi, qui squattait au sommet des podiums avant de les descendre d'une marche quand Quan Hongchan est arrivée. Au Centre aquatique olympique, on a croisé une ado revêche et sûre d'elle, à la fois enfant terrible et athlète soumise depuis l'enfance à une discipline de fer : trois entraînements quotidiens 365 jours sur 365. Le cliché le plus usité raconte que si elle faillit, des wagons de plongeurs chinois sont en mesure de prendre sa place. On a vu, nous, une authentique star. Sûre non pas de son talent puisqu'elle explique qu'il « ne sert à rien », mais de sa capacité à dominer. **GREGORY SCHNEIDER**



KATIE LEDECKY NAGE D'OR

Comment raconte-t-on une légende ? Il était une fois, dans l'État du Maryland, une petite Américaine qui voulait devenir nageuse pour imiter sa maman. Katie Ledecky n'a que 15 ans quand elle se qualifie pour ses premiers Jeux olympiques, direct en finale du 800 m nage libre. Laisant bouche bée les commentateurs de natation. Face aux favorites, elle devient championne olympique. Sur cette distance, plus personne ne l'a détrônée depuis. À Paris, elle est entrée au Panthéon des olympiens qui ont remporté

quatre fois d'affilée la même épreuve. À Los Angeles, en 2028 elle tentera même d'égaliser le lutteur cubain Mijain Lopez, le seul à avoir enchaîné cinq victoires, la dernière à Paris en début de semaine. Pour lui c'est fini, mais Katie n'a que 27 ans. D'autant que chez elle, il n'y a pas que le 800 m qui carbure. Ses médailles d'or glanées depuis Londres en 200m, 400m, 1500m et en relais viennent d'en faire l'athlète féminine la plus titrée de l'histoire olympique. Sacré statut. **ELSA DE LA ROCHE SAINT-ANDRÉ**

PAULINE FERRAND-PRÉVOT VÉLO LES CŒURS!

Derrière ses mains, les larmes ruisselaient comme des perles. En grimpaient sur la plus haute marche du podium le 28 juillet, Pauline Ferrand-Prévoit laissait s'échapper toutes les émotions qu'elle retenait depuis un an. Après trois JO manqués (Londres, Rio et Tokyo), en sachant l'or à sa portée, elle avait fait de cette course une obsession. Sur la colline d'Elancourt, la superstar du cyclisme avec quinze titres de championne du monde dans toutes les disciplines de VTT, mais aussi en gravel et sur route, a évacué toute sa frustration, livrant un récit en solitaire, pédalant mécaniquement vers le titre olympique. En levant les bras sur la ligne d'arrivée, la bulle s'est enfin fendillée. Un adieu au VTT sans doute. Sa prochaine quête sera sur route, sous les couleurs de Visma-lease a Bike, avec pour objectif de « gagner le Tour de France ». Et de prolonger la légende. **MARIE THIMONNIER**



TEDDY RINER AU RENDEZ-VOUS DE L'EXPLOIT

L'avait-on déjà vu aussi fort ? Du haut de ses 35 ans, perché sur son tas d'or, à domicile, sa tronche en 4x3 partout dans le métro pour nous vendre des barres chocolatées, il était bien sûr l'un des favoris, même s'il était permis de douter (mais en parlant tout bas). Au mieux, on l'attendait un brin poussif, menant son affaire en vieux rouillard, les arbitres dans la poche. Surtout qu'au bout, il y avait un sacré record à déboulonner, le triplé olympique en individuel, le dernier auquel les Japonais s'accrochaient encore. Alors, il faut l'écrire : Teddy Riner a mis tout le monde d'accord. Non seulement il l'a fait, mais, surtout, de quelle manière. Le 2 août, sur les tatamis du Grand Palais éphémère, hormis un premier combat tour de chauffe, il a découpé tout le monde avec ses grands ciseaux. Du sangin Géorgien Guram Tushishvili, avec qui ça a failli partir en combat de MMA post-ïppon, au numéro 1 mondial, le Sud-Coréen Kim Min-jong, qu'il a envoyé sur orbite en finale d'un fauchage cristallin sorti d'un manuel de judo. Dès le lendemain, le géant, pesé à 141 kilos, remettait le kimono et partait au charbon, à la fois patron et premier de cordée, pour l'épreuve par équipes mixtes.

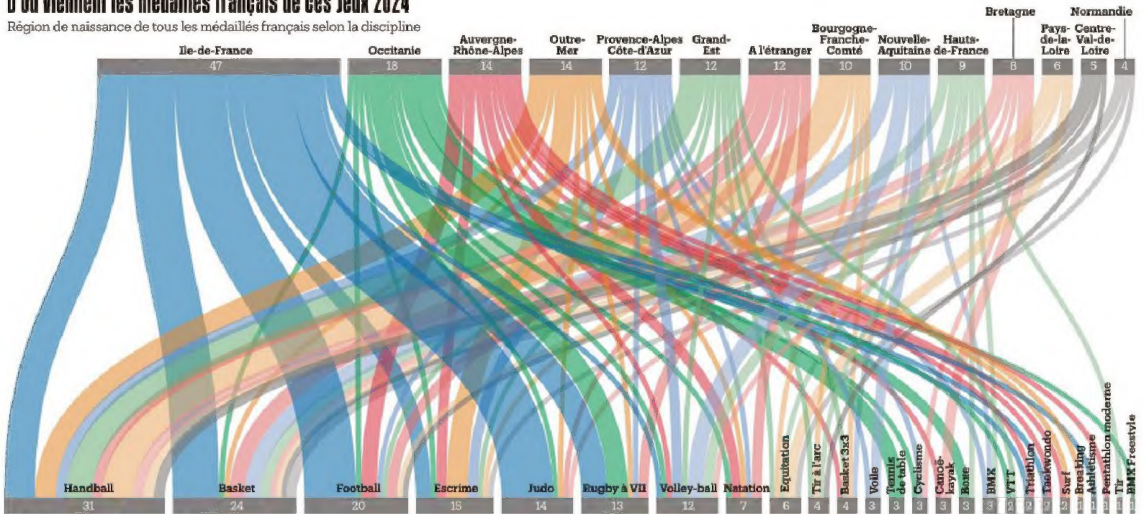


En finale, évidemment, il retrouvait le Japon. Ça parlait mal, jusqu'à ce que son poulain, l'épatant Joan-Benjamin Gaba – la moitié de son poids et de douze ans son cadet – ne remette les Bleus dans la partie avec un exploit, en battant l'invincible Hifumi Abe. Restait à Riner de finir le boulot, en battant non pas une, mais deux fois le bébé sumo Tatsuru Saito (22 ans, 174 kilos), dont la dernière, pour le

match décisif tiré à la roulette. En combiné, les deux montages resteront quatorze minutes sur les tapis, une éternité. Et l'ogre guadeloupéen aura à chaque fois le dernier mot : sur ïppon, l'adversaire sur le dos, comme il se doit. Non, on ne l'avait jamais vu aussi fort. Et il va falloir commencer à le croire quand il dit qu'il le sera encore à Los Angeles. **GUILLAUME GENDRON**

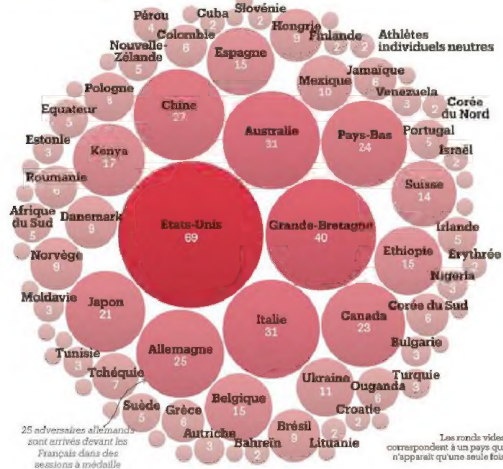
D'où viennent les médailles françaises de ces Jeux 2024

Région de naissance de tous les médailles français selon la discipline



Les Etats-Unis, nos plus grands rivaux

Lorsque des Français concouraient pour une médaille, nombre de fois où un pays adverse les a empêchés de l'obtenir, toutes disciplines confondues





Dans la boutique officielle des Jeux olympiques, sur les Champs-Élysées, le 19 juillet. PHOTO DENIS ALLARD

Au-delà de la liesse, un impact économique modeste

Autofinancés et moins coûteux que les éditions précédentes, les Jeux français n'auront a priori que peu de retombées. Mais l'événement en valait la chandelle, ne serait-ce que pour le moment de bonheur collectif qu'ils ont offert.

Si les dieux de l'Olympe ont été favorables aux athlètes tricolores, couvriront-ils de leurs bienfaits l'économie française ? À la veille du coup d'envoi de la fête olympique, le démissionnaire ministre de l'Économie, Bruno Le Maire, et le président du Medef, Patrick Martin, voulaient croire aux bons augures. Le premier disait s'attendre à ce que ces Jeux de Paris 2024 aient « un impact positif pour l'ensemble de l'activité économique »... tout en se gardant bien de donner des chiffres. Le second faisait preuve du même optimisme, mais soulignait que « l'effet JO » ne se vérifierait « peut-être pas immédiatement ».

Sage précaution. On peut se souvenir de la fête de 1998 et du regain d'optimisme qui avait suivi cette Coupe du monde de football rem-

portée par les Bleus : la demande en avait été fortement stimulée et la croissance avait bondi de 6 % dans le trimestre suivant l'événement, pour atteindre 3,6 % sur l'ensemble de l'année. Mais le contexte économique était alors marqué par une forte reprise mondiale. En cette année 2024 plombée par les crises et les guerres, les retombées sonantes et trébuchantes s'annoncent plutôt modestes : en fonction des études d'impact et des méthodologies, elles varient de 4 et 11 milliards d'euros à court ou moyen terme. Très peu de choses au regard des 2800 milliards d'euros de PIB que pèse l'économie française. Et elles restent très incertaines à plus long terme. L'Insee prévoyait ainsi début juillet un coup de pouce limité avec une croissance estimée à 0,5 % cet été (contre 0,3 % au second trimestre), dont 0,3 point à mettre au compte des JO. Pas vraiment un effet turbo, l'institut s'attendant à une croissance du PIB de 1,1 % en 2024, équivalente à celle de l'année précédente.

Même si l'impact réel de ces JO s'annonce difficile à quantifier sur le strict plan de la rationalité comptable, plusieurs oracles se sont livrés à l'exercice. À commencer par le Centre de droit et d'économie du sport (CDES) : chargé de réaliser une étude d'impact par le CIO et Pa-

ris 2024, cet organisme estimait en avril à 9 milliards d'euros pour la seule région Ile-de-France les retombées économiques sur une période 2018-2034, allant de la préparation des jeux à leur « héritage ». Un chiffre à ventiler entre l'impact des investissements liés à l'organisation des JO (3,8 milliards), celui du tourisme (2,7 milliards) et celui des bâtiments et ouvrages construits pour les Jeux (2,5 milliards).

« EFFET D'ÉVÉNEMENT »

Le 15 juillet, le cabinet d'études et de recherches économiques Asterès évaluait pour sa part à « 10 milliards d'euros de valeur ajoutée supplémentaire » le bénéfice pour l'ensemble du pays depuis 2018. Entre les 4,4 milliards d'euros d'investissements d'infrastructures effectués par la Société de livraison des ouvrages olympiques et les 4,4 autres milliards budgétés par le comité d'organisation des Jeux olympiques pour l'organisation de l'événement, auxquels il faut rajouter 700 millions de surcoûts, le chef économiste d'Asterès, Sylvain Bersinger, estime que les dépenses liées aux Jeux auront généré 0,4 % de PIB supplémentaire sur la période 2018-2024, dont 0,1 point de croissance pour la seule année 2024. Pour lui la grande inconnue reste l'impact du tourisme, l'afflux de vi-

siteurs pour les Jeux étant contrebalancé par un « effet d'événement » des touristes habituels. Mais le bilan des JO de Paris serait « positif », ces derniers, qui devraient coûter 9,5 milliards d'euros, sont autofinancés. C'est plus que les 6,2 milliards initialement prévus en 2016, mais bien en dessous du coût moyen d'organisation des neuf dernières éditions des JO, estimé à 14,4 milliards par l'économiste Vladimir Andreff. « Il n'y a pas d'éléphant dans la pièce, pas de dépassement hallucinant comme à Tokyo ou Rio où les coûts ont été multipliés par deux à trois, et même cinq à Sochi », confirme Luc Arrondel, économiste du sport au CNRS et à l'École d'économie de Paris. Mieux, selon Asterès, « les Jeux devraient financer plus que les Jeux », en rapportant aux caisses de l'État 1,7 milliard d'euros de recettes fiscales et sociales supplémentaires par rapport à des dépenses publiques estimées entre 3 et 4 milliards d'euros. Mais dans un article sur les retombées économiques des JO publié en février par la Revue de l'OFCE, le spécialiste de l'économie du sport Jean-Pascal Gayant se montre assez sceptique sur ces études d'impact parfois « exagérément optimistes » : « Est-il raisonnable de considérer que les Jeux olympiques vont servir de "booster" touristique pour la ville de

Paris, alors que celle-ci est installée, depuis des décennies, dans le top 5 des villes les plus visitées dans le monde ? » s'interroge-t-il. Et quid de ces prévisions d'impact en matière d'emplois équivalents temps plein - 120 000 selon Asterès, 247 000 selon le CDES - dont on ne sait s'ils seront pérennes et qu'il ne faut pas forcément interpréter « comme des créations d'emplois » ? En se basant sur les chiffres de l'étude du CDES corrigés d'un « multiplicateur crédible », Gayant estime l'impact économique de court terme des JO de Paris à 4 milliards d'euros, soit à peu près autant que ce qu'ils ont coûté aux contribuables, selon lui. « Les Jeux ne seraient ni une bonne ni une mauvaise affaire ».

« ENCOURAGEANT »

Au Medef, Patrick Martin a reconnu que le coup de fouet économique attendu n'était pour le moment « pas flagrant dans les chiffres ». Alors, en attendant ceux du mois d'août et une estimation plus précise du rapport coût-bénéfice des Jeux, les parties prenantes se rassurent avec « un démarrage touristique encourageant » : la fréquentation était en hausse de 20 % en région parisienne du 24 au 27 juillet et 450 600 voyageurs étrangers (+8 %), dont 132 000 Américains, étaient attendus dans les aéroports jusqu'au 12 août, selon l'Agence Chose Paris Region. L'office de tourisme de Paris parle, lui, de 650 000 arrivées dans la capitale sur la même période et, au total, 1,5 million de touristes étrangers attendus. La clientèle internationale représenterait ainsi 18 % des visiteurs des Jeux. Et ces touristes ont un fort pouvoir d'achat : ils dépensent en moyenne 389 euros pour une chambre d'hôtel à Paris et 234 euros par nuit pour une location. Malgré ces tarifs élevés, le taux de remplissage est bon : 82 % sur toute la période des Jeux selon l'Union des métiers et des industries de l'hôtellerie. Et les palaces affichent complets.

Alors ces Jeux en valaient-ils la chandelle ? Pour en juger après coup, il faudra peut-être faire appel à un critère plus subjectif, que les économistes appellent l'indice de « bonheur intérieur brut ». Dans un article publié en mai par la Revue d'économie financière et intitulé « Accueillir les Jeux olympiques rend-il heureux ? », Dimitris Mavridis et Claudia Senik ont étudié l'impact des JO de Londres 2012 sur le sentiment de bien-être des Londoniens en lui donnant un équivalent monétaire correspondant à un surplus de consommation. Résultat du stimulus JO : 172 livres sterling par personne soit 1,4 milliard de livres (1,8 milliard d'euros au taux de change de l'époque) au total. Mais « nous ne sommes pas en mesure de détecter des effets durables » : passé la fête, précisent les auteurs. « En septembre, tout sera fini. Et sur le plan économique, on s'apercevra que ces JO sont une opération neutre... mais on aura vécu un vrai moment de plaisir collectif », estime Luc Arrondel. Et le bonheur, ça n'a pas de prix, même pour un économiste.

JEAN-CHRISTOPHE FÉRAUD

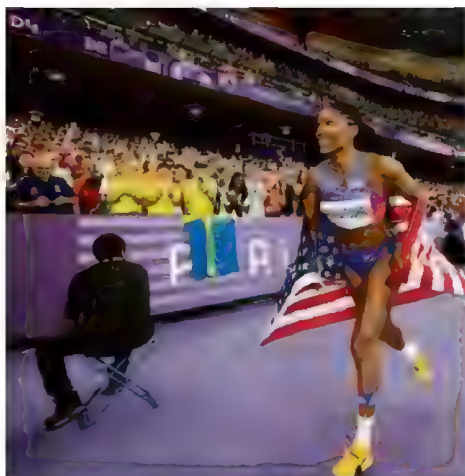
Le mur du frisson

Ils ont créé l'exploit, exulté, pleuré...
Retour en images sur une
compétition riche en émotions
pour les athlètes comme le public.



Le 6 août, le lutteur cubain Mijain López, 41 ans, a remporté la médaille d'or dans la catégorie des moins de 130 kg, son cinquième sacre sur cinq olympiades consécutives, dépassant ainsi Michael Phelps et Carl Lewis. Après sa victoire, l'invincible vétéran, surnommé «le Terrible», s'est agenouillé lentement au cœur du cercle. Il a délacé ses chaussures, les a embrassées, levées au ciel puis posées au centre du tapis. C'était son ultime combat. PHOTO DMITRY LEBEDEV KOMMERSANT POLARIS

Le 3 août, l'équipe de France de judo (à droite) a conservé son titre olympique lors du tournoi mixte par équipes contre le Japon. Après sa défaite contre Teddy Riner lors du combat décisif, Tatsuru Saito (ci-contre), 22 ans, n'a pu contenir ses larmes. PHOTOS LUIS ROBALO AFP ET STEPHANE MANTHEY PRESS SPORTS

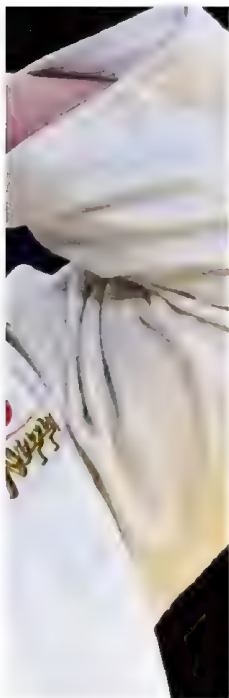


Avec un saut mesuré à 7,10 m, l'Américaine Tara Davis-Woodhall (25 ans) a remporté son premier sacre olympique, le 8 août.

PHOTO LI MING CHINE NOUVELLE SIPA



Sans doute l'un des plus beaux symboles des Jeux. Le 5 août, les Américaines Jordan Chiles (à gauche) et Simone Biles (à droite) se sont prosternées sur le podium devant la Brésilienne Rebeca Andrade (centre), 25 ans, championne olympique de gymnastique en sol. D'une élégance redoutable, Andrade a livré une prestation sublime, entre diagonales aériennes et déhanché explosif, ravissant l'or à Biles donnée favorite, qui s'est contentée de l'argent. PHOTO DENIS ALLARD



Le 27 juillet, à l'issue de l'épreuve de dressage du concours complet par équipes (médaillon d'argent pour la France), le cavalier Stéphane Landois a rendu hommage à Thais Meheust, tuée lors d'une chute pendant un cross en 2019 avec Chaman Dumontceau, le cheval qu'il montait lors de ces JO. PHOTO MOISAAB ELSHAMY AP



Et un, et deux, et trois ! Le 2 août, l'épreuve de BMX racing masculine a été remportée par Joris Daudet (au centre), Sylvain André (à droite) et Romain Mahieu (à gauche) : un triplé français historique. «Le rêve devient réalité à la maison et c'est énorme», a jubilé Daudet, 33 ans, médaillé d'or. PHOTO XINHUA. ABACA. ICON SPORT



Au saut en hauteur, le 4 août, l'Ukrainienne Yaroslava Mahuchikh est devenue championne olympique à 22 ans. Une victoire qu'elle a dédiée «à [ses] compatriotes». Et l'occasion de répéter son message au monde entier : «Je me bats pour représenter mon pays et montrer que nous sommes forts, que nous allons nous battre jusqu'à l'indépendance de notre pays.»

PHOTO MARTIN BERNETTI / AFP

En décrochant, le 27 juillet, la première médaille d'or française des JO, les joueurs menés par Antoine Dupont ont enflammé le Stade de France et mis un coup de projecteur sur le rugby à VII, qui évolue dans l'ombre de son cousin à XV.

PHOTO PAWEŁ KOPCZYŃSKI / REUTERS



Le 29 juillet, la sabreuse française Manon Apithy-Brunet a remporté la médaille d'or face à sa compatriote Sara Balzer au Grand Palais. Juste après son combat, son mari, Boladé Apithy, lui aussi escrimeur (médaillé de bronze au sabre par équipes), s'est précipité sur la piste pour la congratuler.

PHOTO FEI MAOCHUA / XINHUA



À l'issue d'une finale exceptionnelle, le 11 août, les joueuses tricolores emmenées par Gabby Williams (photo) ont échoué, à un point près, à faire tomber les septuples tenantes du titre américaines (86-87). PHOTO ARIS MESSINIS / AFP

SÉCURITÉ**LA SURDÉLINQUANCE, ÉTONNANTE ARSENTE**

Le calme plat, ou presque. Certains prédisaient une délinquance d'opportunité, attirée par le tourisme olympique, mais il n'en fut rien. La justice se préparait à un raz-de-marée, les magistrats, les chambres et les audiences avaient été multipliés. Mais la machine n'a pas fait le plein : « Le niveau d'activité pénal lié aux Jeux est moins important que ce que l'on avait anticipé et que ce que l'on avait craint », détaillait à mi-parcours le procureur de la République de Bobigny, Eric Mathais.

Parmi les quatorze juridictions compétentes sur les territoires où se déroulaient des épreuves, Paris et Bobigny rassemblent la moitié des affaires du pays en lien avec les JO, indique le ministère de la Justice. Au total en France entre le 24 juillet et le 8 août, on compte 181 affaires poursuivies (dont 7 classées sans suite). Pour moitié, il s'agit d'infractions « liées à des violences volontaires, des infractions au code de la route (voies réservées), ou des infractions de survol (drones, aéronefs) », détaille la chancellerie. 40% sont par ailleurs liées à des infractions économiques et financières.

Pas d'explosion non plus des infractions enregistrées par les forces de l'ordre, à en croire les chiffres du ministère de l'Intérieur. Pour les Jeux, son service statistique (SSMSI) se prête « exceptionnellement » à une comptabilité hebdomadaire et en fonction des zones (JO ou non-JO) des faits constatés par les policiers et les gendarmes. Dans le champ « JOP - Ile-de-France », la première semaine d'août a vu quelques items en hausse par rapport aux normales de saison. Mais le SSMSI appelle à la prudence : le « suivi hebdomadaire ainsi que la déclinaison des statistiques de la délinquance enregistrée par zone géographique peuvent conduire à observer un faible, voire très faible, nombre de crimes et délits, ce qui peut rendre les évolutions hebdomadaires volatiles ». Ces indicateurs révèlent plus l'activité des forces de sécurité que les niveaux réels de délinquance. Ainsi, une victime qui ne se manifeste pas – ce qui peut être le cas de touristes étrangers – n'apparaît pas dans ces statistiques.

JULIETTE DELAGE
et **FABIEN LEROUCQ**



L'effectif policier a été fortement renforcé, mais le nombre d'infractions a été stable.

TRANSPORT**À LA RATP ET À LA SNCF, DES TRAJECTS SANS ENCOMBRE**

500 000 passagers supplémentaires transportés par la RATP ou la SNCF (comparé au trafic en juillet 2023). Auxquels sont venus s'ajouter 3,5 millions de voyageurs habituels en cette période estivale. Le tout sans difficultés. Si l'on excepte les sabotages ayant paralysé de nombreux TGV le jour de la cérémonie d'ouverture, aucun incident majeur n'a été relevé. Vendredi, devant la presse, la présidente de la région Ile-de-France, Valérie Pécresse, et des patrons de la RATP (Jean Castex) et de la SNCF (Jean-Pierre Farandou) pouvaient sourire : « Merci les Jeux. Ça s'est passé comme prévu, a lancé la première. Nous sommes en passe de remporter le défi du transport des athlètes avec des moyens décarbonés. » Au rayon des (rares) insatisfactions, celle de Jean Castex qui a peu goûté l'article de Libération décrivant les conditions de travail difficiles et les contrats précaires des gilets violets, chargés de l'accueil des passagers du métro.

Une fois ces Jeux achevés, que restera-t-il de l'organisation hors normes des transports parisiens ? 200 policiers qui y ont été spécialement affectés vont être péren-

nisés dans cette fonction. La gare de Saint-Denis-Pleyel est appelée à devenir un nouveau hub de transport du nord de l'Ile-de-France à l'image de la station Châtelet-Les-Halles où RER et métros s'interconnectent. Reste que si certaines améliorations vont perdurer, les rames bondées seront de nouveau courantes à la rentrée car les métros et RER roulent actuellement à une fréquence au moins aussi haute qu'en hiver, mais avec près d'un million de voyageurs en moins sur le réseau. Les deux événements resteront aussi un pari financier réussi pour la région. L'augmentation du prix du ticket de métro à 4 euros et le pass journalier à 16 euros a été actée pour financer les 250 millions d'euros d'investissement liés au JO. Valérie Pécresse estime que les recettes sont pour l'heure au rendez-vous et en conclut : « La région ne devrait pas se retrouver avec une dette JO, sinon le surcoût sur le pass Navigo aurait pu atteindre 8 euros par mois durant un an. » À partir du 9 septembre, les tarifs habituels du métro parisien reprendront leurs droits.

FRANCK BOUAZZI

MÉDIAS**L'INCROYABLE PERFORMANCE DES AUDIENCES**

C'est un score jamais vu à la télévision française : entre cérémonie d'ouverture, transmissions en direct, replay sur les plateformes et émissions spéciales Jeux olympiques, les chaînes de France Télévisions ont touché 58 millions de Français, autrement dit la quasi-totalité des plus de 4 ans. Et en moyenne, chaque Français avait, au 8 août, regardé « 19 heures de contenus JO sur France Télévisions depuis le début de l'événement », indique Tiphaine de Ragueneil, directrice de la stratégie du groupe. 97% des 15-24 ans, 98% des actifs, 98% des femmes, 98% des hommes...

Toutes les catégories de la population ont regardé les JO. Une performance pour le groupe audiovisuel public dont les chaînes ont atteint plus de 80% de part de marché en cumulé, la meilleure performance du groupe depuis le début de la mesure par Médiamétrie en 2006. Grâce à la cérémonie d'ouverture, France 2 est même devenue la première chaîne en part d'audience en juillet. Une première depuis la privatisation de TF1 en 1987. Unique détentrice de l'intégralité des droits de diffusion des JO, la

chaîne payante Eurosport affiche aussi des chiffres records. « Après six jours de compétition, l'audience moyenne des Jeux olympiques sur Eurosport est en hausse de 44% sur Tokyo 2020 (progression encore plus importante sur les 15-49 ans, +228%) », indique le groupe, qui précise qu'il tirera des JO un tiers de son chiffre d'affaires publicitaire annuel.

La presse est également gagnante, notamment l'Équipe, dont le site et l'appli enregistré 14 millions de visites par jour, le double du premier semestre, avec un record de 16 millions le 2 août. Pendant ces JO, la diffusion du journal a augmenté de 25% à 45%, atteignant en moyenne 300 000 exemplaires par jour. Et le quotidien *Le Parisien* a enregistré lui aussi une belle performance avec 4,4 millions de visites quotidiennes sur son site, une augmentation de 33% pendant toute la durée de la compétition. Par ailleurs, les ventes de la version imprimée ont progressé de 20% depuis le début des Jeux.

LAURENCE BENHAMOU
et **PAUL DUBOIS**



Diffuseur des JO, France Télé a touché 58 millions de Français. PHOTOS DENIS ALLARD

ENVIRONNEMENT**UN ÉVÉNEMENT TROP GRAND POUR ÊTRE VERT**

Les Jeux olympiques de Paris 2024 charment les spectateurs étrangers et français, parisiens compris, mais peut-on vraiment parler de JO « verts » ? L'objectif affiché était de diviser par plus de deux les émissions de CO₂ par rapport aux Jeux de Londres et de Rio. Soit de passer d'environ 3,6 millions de tonnes équivalent CO₂ (Mt CO₂ eq) à 1,58 Mt CO₂ eq. Avec des collègues suisses, le géographe David Gogishvili, de l'université de Lausanne, a analysé le bilan carbone des JO depuis les années 90. Accueillir un tel événement sportif génère trois sources majeures d'émissions de CO₂, détaille le chercheur : les « opérations », c'est-à-dire la restauration, la consommation énergétique des logements des athlètes et du public ainsi que des stades ou les équipements numériques ; le secteur de la construction des infrastructures sportives et des bâtiments ; le transport des spectateurs et des athlètes. « Paris s'est distingué en limitant drastiquement la construction de nouveaux sites, explique David Gogishvili. 95% des infrastructures sont déjà existantes ou temporaires et des matériaux et technologies limitant l'empreinte carbone des travaux ont été utilisés

pour la construction des nouveaux sites. » En revanche, pointe-t-il, « l'éléphant dans la pièce » reste la taille démesurée des olympiades. Jeudi, le nombre de billets vendus s'élevait à 9,5 millions. Un record. « L'objectif de 1,58 Mt CO₂ eq est ambitieux mais je ne vois pas vraiment comment il peut être atteint si le nombre de spectateurs étrangers prenant l'avion pour se rendre à Paris est en hausse par rapport aux Jeux précédents », doute David Gogishvili.

Du côté du Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (Cjopj), on se dit capable de rester dans les clous. Même si « nous ne connaissons pas encore le nombre précis de spectateurs extra-européens, concède Benjamin Lévêque, responsable climat et biodiversité du Cjopj. Cela aura une influence forte sur le bilan carbone final ». Dans tous les cas, sur le plan environnemental, « ces Jeux sont un saut de géant par rapport à ce qu'il s'est fait dans le passé, estime Benoît Leguet, directeur général de l'Institut de l'économie pour le climat. Tout n'est pas parfait mais c'est la première marche d'un long escalier ».

JULIE RENSON MIQUEL

«Dans la cérémonie d'ouverture, on n'a rien inventé, on a juste donné à voir ce qui existait»

L'événement inaugural des Jeux, le 26 juillet, a frappé les esprits dans le monde. Primat du geste artistique, réflexions sur le roman national, sur la catharsis... L'écrivaine Leïla Slimani, co-auteure du spectacle, en détaille les inspirations et les questionnements.

Quelque chose d'inhabituel s'est produit, le 26 juillet, le long de cette Seine où la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques imaginée par Thomas Jolly s'est déployée avec fracas, sous le déluge. Chose rare, deux semaines après l'événement inaugural et alors que les Jeux sont désormais refermés : le souvenir halluciné de cet acmé persiste, bien au-delà de ce que ce type d'exercice peut laisser présager. Comme avec l'art, cela touche confusément à l'impression qu'ont les spectateurs qu'il leur est arrivé quelque chose, mais quoi ? Leïla Slimani a co-écrit le spectacle, entourée de Patrick Boucheron, historien au collège de France, de la scénariste Fanny Herrero (*Dix pour cent*) et de l'auteur de théâtre Damien Gabriauc. Parce que cette œuvre collective pourrait laisser durablement sa marque, la romancière et Prix Goncourt 2016 a accepté de revenir sur le comment du pourquoi.

Avec le recul des semaines, quel regard portez-vous sur cette cérémonie pas comme les autres ? Sans même parler de la polémique qui a suivi, vous aviez anticipé quelle frappe aurait les esprits ?

Ce serait hypocrite de prétendre que je suis surprise. On a écrit un spectacle qu'on savait hors normes, qui n'avait pas de précédent, qui n'aurait pas d'équivalent en tout cas à court terme, et on voulait que ce soit quelque chose qui fasse parler, réagir, émeuve. C'était le but de la chose. D'une certaine façon, j'étais convaincue que la réaction serait à la hauteur de l'énergie et de la passion qu'on avait mises dedans. Etant romancière, je suis toujours très attentive au temps long. Pour moi, deux semaines, c'est un temps extrêmement court, qui ne permet pas de prendre le recul nécessaire ni de dire ce qui va en rester. C'est peut-être une grande problématique de l'époque d'ailleurs, cette précipitation – peut-on même parler de polémique ? Je n'en suis pas sûre. La polémique résulte de conditions d'ordre médiatique. Les menaces de mort, le harcèlement [plusieurs lettres ont été déposées par l'équipe artistique de la cérémonie, ndr] sont des délits qui peuvent être punis par la loi.

Précisément, en tant que romancière, comment avez-vous abordé cette notion de roman national ?

C'était absolument passionnant cette idée de construire un récit de la même manière qu'on construit un roman, avec des personnages, un début, un milieu, une fin, un fil rouge qui était assuré par ce personnage masqué qui s'empare de la flamme au début. L'élément qui me dépassait, vous l'avez dit, c'est celui du roman national. Comment on se raconte ? Qu'est-ce qu'on raconte de nous ? Qui a le droit de raconter quelque chose sur nous ? Ça nous amenait à nous poser beaucoup de questions de représentativité, de légitimité, d'exhaustivité – est-ce que si l'on raconte ceci, on ne court pas le risque d'oublier cela ? C'est vraiment un questionnement narratif, de cohérence stylistique, et en même temps un questionnement philosophique. Que serait un roman national aujourd'hui qui n'exclut pas, qui n'est pas réactionnaire, qui n'est pas dans une nostalgie nauséabonde ? Et qui n'est pas surplombant ? En réalité, plus on travaillait, plus le récit se construisait sous nos yeux, et je ressentais une très grande gratitude pour ceux qui nous ont inspirés : la vraie vie, les anonymes dans la rue, les grands auteurs, les grands peintres, les figures politiques qui font la complexité de l'histoire française. Le sentiment que j'ai, c'est que l'on n'a rien inventé, on a juste donné à voir ce qui existait.

Il y a des choses qui vous auraient fait claquer la porte si le cahier des charges les imposait ?

Bien sûr. J'y suis allée comme écrivaine, mais aussi en tant que militante des droits sexuels et pour la dépenalisation de l'homosexualité [au Maroc], en tant que militante féministe, ancienne représentante de la francophonie, et donc d'un rapport à cette langue ouverte et métissé. Si j'avais ressenti la moindre censure dans la représentation de l'homosexualité, des rapports amoureux, de la représentation des corps ou du métissage, je me serais énervée et j'aurais fait marche arrière, mais ça n'a jamais été le cas. La question de départ n'a jamais tant été celle des écarts à éviter que : qu'est-ce qu'on a envie de faire ? Un spectacle patrimonial grandiloquent, patriote pour dire au monde « Voilà ce qu'est la France » ? Ce n'était pas du tout notre envie. Dès le départ, et c'est lié au fait qu'on était dirigés par Thomas Jolly, qui est metteur en scène, il y avait l'idée d'en faire un geste artistique. La conséquence naturelle était que les gens pourraient ne pas l'aimer. Et peu importe, tant qu'il se prêtait à des critiques qui n'étaient pas d'ordre idéologique ou politique, mais d'ordre artistique. La question, c'est allait-on trouver ça beau, ou pas ?

Rétrospectivement, on peine même à saisir comment le spectacle articule autant de pôles contraires, l'enchâssement de masse (plus de 85 % de Français jugeant la cérémonie réussie selon un sondage) et la transgression, le kitsch et le sublime... Comme un cadavre exquis où les antinomies fonctionnent ensemble.

Il fallait que cela se dépile, avec une progression. La France est un pays associé à tellement de clichés dans la production internationale qu'on ne pouvait pas les ignorer complètement alors l'idée, c'était de les raconter, en allant chercher l'envers sans lequel ces clichés n'existeraient pas.

On s'intéressait à cette esthétique fantasque et exagérée à la frontière du carnaval, de la fanfare, ces grands spectacles populaires qui prennent une ville d'assaut. Mais aussi à la

frontière de l'horifique, du terrifiant, de l'angoissant qui rejoint les grands canons du théâtre classique. C'est un spectacle très syncretique parce que l'on vient tout simplement de mondes très différents, on y a mis nos références et les choses se sont organisées organiquement.

L'inquietant, justement, pouvait s'incarner à travers des têtes décapitées, figures masquées, cette cavalerie sans visage, et tout ça laisse au fond le souvenir d'une grosse hallucination collective... Faire coexister la fête et la mort, cela entraine dans le projet d'une célébration païenne ?

Fondamentalement. D'emblée, dans la grande bibliothèque mise à notre disposition, on s'est énormément documentés sur les Grecs de l'Olympe. On avait une idée très païenne, burlesque, de ce que devait être une catharsis : ces grands spectacles qui nous déchargent d'un certain nombre de choses qui nous empêchent d'être ensemble. Une scène de théâtre est aussi un endroit où l'on parle de nos cauchemars et de nos peurs collectives. On était tenus de ne pas passer à côté de ça parce que l'on est des artistes, et parce que l'on sort de dix ans très difficiles pour la France, qui est aussi habitée par des démons, de la violence. Et ça, on essaye de le sublimer, de l'incarner artistiquement à travers des visions et des personnages. Ça ne veut pas dire qu'on impose un point de vue là-dessus.

C'est là où je trouve que beaucoup de gens ne comprennent pas ce que c'est que de faire un spectacle. C'est dommage de ne pas se laisser simplement prendre par l'émotion, et d'essayer de juger ses émotions, de les moraliser. Il y a des choses merveilleuses et festives dans le collectif qui font la grandeur de la France : on a fait des révolutions pour acquérir des droits, se battre pour plus d'émancipation, d'égalité. Et oui,

parfois, le collectif est anxiogène, il y a de la violence, il fallait raconter ça, mais il ne s'agissait pas de porter le moindre jugement moral là-dessus. J'insiste sur cet aspect artistique : ce dont il s'agissait, c'est d'incarner de manière artistique la complexité d'une histoire.

A quoi a ressemblé le processus d'écriture avec Patrick Boucheron, Thomas Jolly, Fanny Herrero, Damien Gabriauc ? Vous aviez des champs d'intervention distincts ou vous discutiez à bâtons rompus ?

A bâtons rompus. L'un lançait une idée, l'autre lui apportait un éclairage historique, l'autre prévoyait que ça ne marcherait pas à moins de le tourner de telle façon, et on avançait comme ça. Et moi-même ne m'empêchais pas de faire des remarques historiques, et Patrick Boucheron d'ordre littéraire... C'était un travail collectif étonnamment fluide.

Cette liberté artistique se conjugait bien avec des instances de validation à qui vous rendiez votre copie ?

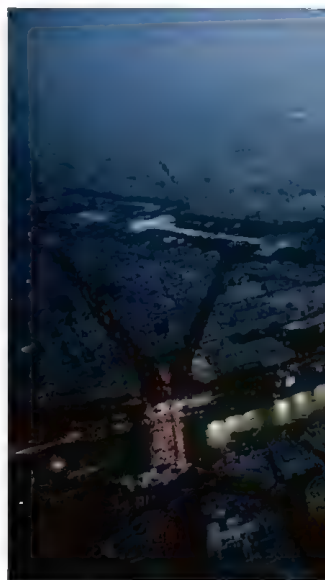
Je n'en sais absolument rien. J'étais complètement dans ma bulle, je faisais ce que j'avais à faire aux réunions et rentrais chez moi. Je ne sais absolument pas qui était habilité à dire oui, non, pourquoi.

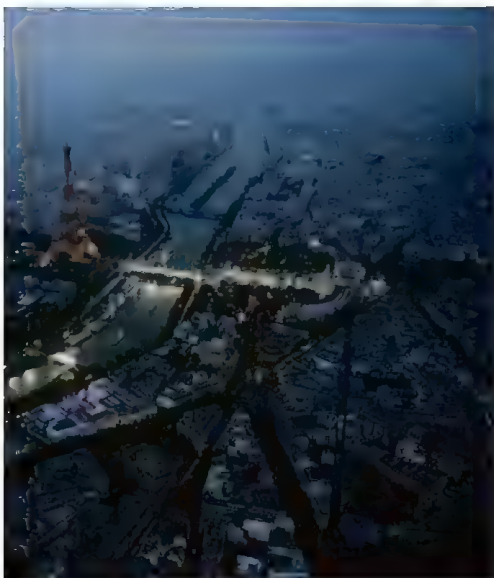
Le timing de cette cérémonie des JO n'a pas été difficile à vivre, après la crise politique de la dissolution qui a failli porter l'extrême droite au pouvoir ?

La cérémonie était écrite depuis longtemps. Quand il y a eu les législatives, on s'est dit que finalement, ce qu'on voulait raconter n'allait en être que plus fort. Nous sommes des citoyens, on était tous traversés par un sentiment d'inquiétude, de tristesse, de révolte, de colère. On ne s'est jamais dit que ce serait une cérémonie pour divertir le peuple. On s'est toujours dit que c'était un moment de fusion qui devait appartenir aux gens, qu'ils devaient se l'approprier. Et quoi qu'il allait se passer politiquement, un bon spectacle,



INTERVIEW





comme un bon livre ou tout autre objet artistique, est polysémique. Ces significations sont plastiques, elles évoluent avec le temps, les circonstances, on ne verra pas les choses de la même manière dans dix ou vingt ans mais quelque chose en restera, des nouveaux publics la liront différemment. La France est un grand pays d'audace, c'est le pays où les corps sont libres, et cette liberté des corps est au cœur de l'olympisme. C'est pour cette liberté inaliénable qu'il faut continuer à lutter. On s'est dit qu'on était en cohérence avec nous-mêmes. Ce qu'on a voulu exprimer, on l'a vraiment exprimé.

Recueilli par SANDRA ONANA

La cavalière au drapeau du CIO, sur la Seine, le 26 juillet.

PHOTO PAULINE BALLET

ABACA
Vue aérienne des bateaux des délégations lors de la cérémonie d'ouverture.

PHOTO LIONEL
BONAVENTURE AFP

«Les JO célèbrent un nationalisme ouvert, loin de celui du RN»

Le choix de France Télévisions de diffuser les sportifs français au détriment des superstars étrangères fait débat. Pour le sociologue Valentin Guéry, ce cas est une illustration du chauvinisme français, mais qui exalte une conception large de la nation.

Le 1^{er} août, au soir, les spectateurs de France Télévisions ont eu la mauvaise surprise de ne pas pouvoir s'émouvoir devant la deuxième médaille d'or parissienne de Simone Biles au concours général de gymnastique. Sur X (ex-Twitter), certains internautes font part de leur déception sur le choix de programmation de France Télé, où les athlètes français sont privilégiés aux superstars étrangères. Valentin Guéry, maître de conférences en sciences et techniques des activités physiques et sportives (Staps) à l'université Paris-Nanterre, membre du laboratoire Institut des sciences sociales du politique (ISF) et spécialisé dans les liens entre les espaces sportif et politique, les JO promeuvent un «nationalisme ouvert», que les partis politiques ont bien du mal à s'approprier.

Sur X, le chercheur et récent élu député LFI Arnaud Saint-Martin a regretté une «ouverture chauviniste des JO», contraire à «l'idéal international porté par l'olympisme» du service public. Partagez-vous son point de vue ?

C'est un tweet assez intéressant dans la mesure où il entre en résonance avec des analyses réalisées par des chercheurs. C'est ce que le philosophe et sociologue du sport, Gunter Gebauer appelle le «nouveau nationalisme sportif», dans la mesure où les JO sont un affrontement teinté de fortes colorations nationales, voire nationalistes. Il est intéressant d'analyser que la télé va en quelque sorte nourrir et exalter le sentiment national dans la réalisation et dans le choix des athlètes mis en avant. La compétition est dictée par la performance des Français, ce qui va occulter et invisibiliser certains stars ou certaines disciplines. C'est un cas qui n'est évidemment pas spécifique à la France. Gunter Gebauer soulignait à quel point les JO de Barcelone, en 1992, ont été un moyen de mettre en scène l'Allemagne réunifiée. C'est une illustration assez prégnante du chauvinisme contemporain que sont les JO. Mais quand le drapeau, ce n'est pas péjoratif,

c'est simplement un constat que la compétition exalte un sentiment national.

Est-ce pour autant le même nationalisme que celui qui a procuré 10 millions de voix à l'extrême droite au second tour des élections législatives ?

Même si on exalte la nation et le sentiment d'appartenance nationale, ce n'est pas pour autant un nationalisme fermé qui vise à écarter une population. C'est plutôt un nationalisme ouvert, qui célèbre la diversité des athlètes venus d'horizons différents. Dans un pays comme la France, qui avait d'anciennes colonies, c'est intéressant de voir que la France célébrée, c'est celle des Antilles, des athlètes issus de l'immigration, des sportifs qui ont la double nationalité, d'autres qui ont été naturalisés

en raison de contextes politiques compliqués ou de guerres, comme le judoka Luka Mkhedize, né en Géorgie et médaillé d'argent dans sa catégorie. On est dans une conception assez large de la nation et on promeut une autre France, peut-être invisibilisée ailleurs. Le chauvinisme est une forme non politique du patriotisme et du nationalisme. C'est pour cela qu'en France, l'extrême droite n'a jamais pu capitaliser sur ce chauvinisme sportif qui célèbre non pas une vision ethnique de la France, mais un pays multiculturel.

Est-ce qu'il est possible de capitaliser sur cette image d'une autre France pour faire reculer l'extrême droite ?

Le sport a cette capacité à incarner une «communauté imaginée», selon le terme de Benedict Anderson, d'avoir onze joueurs qui symbolisent et représentent la nation. Là encore, le foot, notamment par le slogan «Black, blanc, beur» après la victoire en 1998, célèbre une autre vision de la France. Certains spécialistes y avaient vu un moyen de faire reculer l'extrême droite, mais quatre ans plus tard, cette extrême droite était au second tour de l'élection présidentielle. C'est difficile d'en tirer des enseignements, mais ce qu'il faut, selon moi, c'est ne pas calquer cette situation éphémère sur des lectures trop politiques des choses. On voit bien que souvent, il n'y a pas forcément de concordance et de correspondance entre ces deux faits.

On pourrait croire que l'olympisme, en tant que sport autant que comme universalisme, est contraire au nationalisme...

La construction sémantique de l'institution olympique repose sur

un certain nombre de poncifs, de principes et de valeurs qui s'articulent sur des notions de paix et d'inclusion. C'est vrai qu'il faut dépasser ce discours pour aller plus loin, tout comme ce mythe de l'apolitisme sportif. On voit bien que l'olympisme est traversé par des tensions politiques comme la reconnaissance de certains États que l'ONU ne reconnaît pas ou l'exclusion de nations dans ses compétitions. Beaucoup d'historiens voient le sport comme une continuation pacifiée de la guerre, un théâtre d'affrontement

entre nations où le caractère symbolique est central. On voit bien que ce qui se rejoue, c'est le découpage du monde avec des grandes puissances qui ont la capacité d'investir dans des infrastructures, de financer des athlètes qui vivent de leur sport qui s'inscrivent

ment le classement des médailles. **Vous qui avez travaillé sur l'usage politique du sport par les partis politiques, comment s'inscrit la position d'Emmanuel Macron par rapport aux JO ?**

Son attitude s'inscrit dans des croyances et des représentations qu'on intègre des de nombreux dirigeants politiques. Celle-ci consiste à participer à la ferveur sportive nationale, à célébrer les champions, voire à se mettre en scène en tribune comme il l'avait déjà fait lors de la finale de la Coupe du monde en Russie. Les politiques espèrent bénéficier de retombées positives, de profits symboliques liés à une cote de popularité en hausse et à la diffusion d'images montrant un chef de l'Etat qui se fonde dans la communauté nationale, qui participe lui aussi à cette fête collective. En réalité, les antécédents 1998 et 2018 ont montré que ce n'était qu'une parenthèse enchantée, et que le temps du politique finissait toujours par revenir. Jacques Chirac avait réalisé le plus mauvais score d'un président sortant en 2002, et Emmanuel Macron s'était enlisé dans l'affaire Bellerca quelques jours après le sacre des Bleus en 2018. Il ne faut pas non plus oublier que Macron a été sifflé à de nombreuses reprises lorsqu'il apparaissait à l'écran aux côtés d'athlètes dans des lieux de diffusion collective, signe que ce moment de joie collective n'occulte pas le rejet du président de la République. Même si aujourd'hui, il y a un consensus des partis qui ne veulent pas se positionner à contre-courant de cette fête, l'agenda politique et médiatique devrait très rapidement se centrer sur le nom du prochain ou de la prochaine Première ministre.

Recueilli par NOË MEGLER



INTERVIEW

Les pépites histoires des envoyés spéciaux de «Libé»

Exploits des athlètes, discussion avec les coachs, rencontres avec les volontaires... Retour sur deux semaines électrisantes avec les souvenirs personnels des journalistes qui ont couvert l'olympiade.

Depuis le 24 juillet et l'entrée en lice des potes d'Antoine Dupont en rugby à VII - point de départ aussi, et hélas, des «Que je t'aime» dégoulinant des enceintes olympiques dès qu'un Français faisait mine de gagner un truc -, ils ont perdu leur sommeil et des hectolitres de sueur. Pédales jusqu'au Bourget et pétaradés jusqu'à Saint-Quentin-en-Yvelines. Mangés des chips à 133,33 euros le kilo (pour de vrai: c'était à 4 euros le sachet de 30 g, on a calculé) et leur chapeau au jeu des pronos. Mini-récits d'accrédités à la première personne du singulier (et par ordre alphabétique).

Bonjour et merci

Je n'ai pas pu retenir, pendant quinze jours, une irrépressible envie de dire bonjour. Bonjour madame, bonjour monsieur, bonjour à

tout le monde en arrivant. Au revoir et bon courage en partant. Aux flics qui suent sous le soleil. Au chargé de la sécurité, presque désolé de devoir te passer à la poêle à frire parce que ta montre a bipé en passant ton 2574^e portique. A ce volontaire, même s'il t'a imposé de taper un semi-marathon parce qu'il ne savait pas où était l'entrée des journalistes au Grand Palais. Aux chauffeurs de bus qui nous conduisaient tout sourire au vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines, même à celui qui a failli mettre une ambulance au tas sur une bretelle, même à celui qui nous a empêché de savourer à petites gorgées une bière salvatrice après une journée longue-longue-longue parce que «pas d'alcool dans le bus». A cette responsable de site qui nous a quasiment pris par la main pour nous emmener au

départ du trou 1 au golf de Guyancourt. Et à tous les autres. Et l'envie et le devoir de dire merci à tous. Ces jeux réussis sont aussi les leurs. G.Dh.

Déesse et humaine

Teddy, c'était super, mais moi, j'étais là pour Uta. Littéralement, la «poésie» en japonais. Uta Abe, c'est la Simone Biles des judokas. En kimono, invincible; sur Instagram, toujours kawai. Je ne l'avais vue qu'à travers un écran et j'espérais croiser le regard de la déesse en zone mixte après son triomphe assuré. Alors quand elle est tombée de l'Olympe, pattes tronçonnées par une Ouzbèke, mon cœur s'est fendu. Uta agonise, hurle, pleure. Atroce. Evidemment, pas de zone mixte. Une semaine plus tard, on la voit de loin, pour l'épreuve par équipes.

Convalescente. Elle fait peine. Le soir, c'est son frère, Hifumi, qui pleure, quand la France arrache le titre et son invincibilité à lui. Soudain, Uta apparaît, minuscule dans son survêt carmin, à un mètre de moi. L'attachée de presse l'implore, après cette énième défaite, de faire le taf. Elle grimace comme une ado. Uta est humaine: je l'ai vue. G.G.

Le roman de gym

Le 4 août, dans la zone mixte réunissant athlètes et journalistes au pied de l'Arena Bercy, le gymnaste Samir Aït Saïd, qui termine au pied du podium, se fait attendre. Et le temps presse. La prodige franco-algérienne de 17 ans Kaylia Nemour, favorite aux barres asymétriques, objet de fascination à cause d'un conflit avec la fédération fran-

çaise, va peut-être offrir sa première médaille olympique de gym à l'Algérie. J'hésite. Rester et regarder sur l'écran de ce hangar sordide? Courir et assister à un potentiel moment historique? Tant pis pour le Français, je remonte la centaine de marches. Suante sous la clim, je vois de justesse la gymnaste au justaucorps blanc pailleté s'adonner à un mouvement



La gymnaste franco-algérienne Kaylia Nemour, le 4 août. PHOTO LOÏC VENANCE, AFP

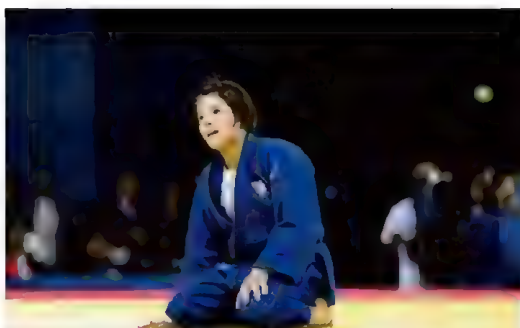
bénévole. Dans les entrailles du stade Pierre-Mauroy de Villeneuve-d'Ascq, au plot presse écrite de la fameuse zone mixte, où les journalistes peuvent discuter avec les joueurs, les photos sont proscrites. Alors, quand je shoote Victor Wembanyama pour saisir son gigantisme, et faire le mariole avec la famille, je suis vigoureusement rabroué. Le lendemain, même scène, mêmes acteurs. Cette fois, je fais face à Nuni Omot, un basketteur du Soudan du Sud à l'histoire tourmentée, né dans un camp de réfugiés au Kenya. Il parle de son sport, mais surtout de l'exil et de ses rêves d'enfant : jouer à Djouba, la capitale, pour l'instant dépourvue de salle de basket indoor. La bénévolé l'écoute, figée. Son visage trahit la gamme des émotions qui la traversent : la surprise, la tristesse, la compassion, l'admiration. De timides larmes affluent. Et un sourire ionisant vers ma pomme qui veut dire : « C'est lui que tu dois montrer en photo. » **W.L.D.**

Flamme fatale

Plus qu'un coup de cœur, une émotion. Encore jamais connue, difficile à reproduire. J'ai porté la torche olympique. Ben oui. La vraie, partie d'Athènes au mois d'avril, débarquée à Marseille, tenue aux Tuileries par Teddy Riner et Marie-Josée Pérec. Mon relais à moi ? Versailles, le 23 juillet. A trois jours de la cérémonie d'ouverture. On m'avait prévenu : « Tu verras, c'est très court un relais. » En effet : à peine 200 m, à peine le temps d'en ressentir le poids dans les muscles, même en la tenant à bout de bras comme le font les stars. Trop vite passé mais inoubliable. Le speech d'avant parcours, le vestiaire pour enfiler son uniforme en partageant un bout de chaise avec Patrick Bruel, l'attente dans le bus avec Rai et Caroline Garcia. Le public, surtout. Sa question, dans l'attente du relais : « Vous êtes qui ? » « Alain. Je suis Alain. » « Ah OK. Alors bravo Alain. On peut prendre une photo avec vous ? » **A.Mc.**

Mauvais calé avec vue

Pourtant, la matinée commençait moyen. Levé aux aurores, comme la veille et le lendemain d'ailleurs. Et de la pluie alors que je vais passer la journée dehors. Mais au moins, ces satanés triathlons vont enfin se tenir et la natation se déroulera dans la Seine. Il y a déjà un monde dingue sur les berges à 7 heures. Il faut jouer des coudes pour se frayer un chemin. Et puis, cette soudaine prise



La judoka japonaise Uta Abe après sa défaite le 28 juillet. S. MANTEY, PRESSE SPORT

de conscience, avant le départ, quand j'ouvre un peu plus mes yeux embrumés, du décor dans lequel je suis. De la grâce de l'instant. Assis dans les gradins éphémères sur le pont Alexandre III. Pain au chocolat entamé sur la gauche et à droite l'inévitable café, vieux compagnon de route sorti tout droit du percolateur du centre de presse (j'y ai pris goût). Le tout magnifié par l'arrivée triomphante de la Française Cassandre Beaupré, sous les vivats. Le ciel bleu retrouvé, la tour Eiffel, la coupole du Grand Palais en toile de fond majestueuse. Les yeux écarquillés pour de bon. **R.Mé.**

L'effet papillon

En natation, les relais sont les courses que je préfère. Sans conteste. Chaque fois qu'un nageur touche le mur et que le suivant plonge, c'est comme si l'épreuve repartait de zéro. Voilà pour le décor dans lequel j'ai tremblé (au sens propre). La scène se passe le 4 août, en finale du relais 4 x 100 m 4 nages. Sur le dos et la brasse, les Français Yohann Ndoye-Brouard et Léon Marchand ont assuré

l'essentiel. C'est alors que surgit dans le bassin un immense Maxime Grousset, habitué par la rage de revanche après sa finale perdue du 100 m papillon. Il nage les deux longueurs comme si sa vie en dépendait. Quand il revient, les Français sont devant. Florent Manaudou s'élance et je me mets à croire à un or insensé. Les frissons. Finalement, Manaudou craque dans les derniers mètres et les Bleus sont en bronze. Mais avoir senti ça, l'espace d'une minute, c'est éternel. **E.R.S.-A.**

Débrief ou coulisses

30 juillet, Saint-Denis. Après la défaite, après les Jeux et avant la pluie. En attendant l'orage, on fait durer dans un couloir du Stade de France pour profiter de la clim quand le sélectionneur de l'équipe de France féminine de rugby à VII, éliminée la veille, passe à portée de voix. Un mot ? On y passera la demi-heure. David Courteix envoie tout promener. Les « détails » qui sous-tendent so-disant la performance, le contrôle, le raccourcis. Un peu perdu, on l'invite à comparer avec la musique.

« L'art est moins compliqué. Dans le sport, il y a quelque chose de préparé, déterminé comme vous. La clé, c'est l'imprévisibilité, le travail sur l'adaptation et l'instinct. La conversation s'éternise. Devant une télé qui se trouve là, qui montre les Néo-Zélandaises tartiner les Américaines. Ça pouvait tourner autrement ? « Oui. » Il nous montre pourquoi. On est sorti de là la tête pleine de brume et de mystère. **G.S.**

Chant de tri

Sur l'esplanade des Invalides, la flèche de Lisa Barbelin m'a touchée en plein cœur. Facile, je sais, mais vrai. En petite finale, l'archère française ne paraît pas favorite. Son sourire et son humilité semblaient me dire : « T'inquiète, je vais le faire. » En tribunes, un confrère de France Télévisions analysait « il faut un 10 pour remporter le bronze ». Je le savais mais en l'entendant, mes muscles se raidissaient. Un silence de mort envahit l'arène. On n'entend plus que notre petite voix intérieure qui l'encourage. Naïvement. Je frissonne, les mains sur le visage. Certains

refusent de regarder les séances de tirs au but mais sur une cible à 70 m, est-ce vraiment utile de tourner le regard ? L'écran géant affiche le résultat. 10. Je m'autorise une vague de bonheur avec elle et même une petite larme. En conférence de presse, Lisa Barbelin me salue de la main. Que du bonheur. **Ma.T.**

VII de cœur

Fas spécialiste de rugby à VII, j'étais super prête à la jouer pro. J'avais étudié les équipes, maté plein de matchs pour être capable d'analyser froidement ce qui allait se passer sur le terrain. Tout a volé en éclats pendant la finale. La supportrice en moi est revenue au galop. Celle qui fait sursauter ses trois fils en hurlant sur le canapé. Sauf que là ça se passait sous mes yeux : les Bleus d'Antoine Dupont étaient en train de laminer... en vrai, je ne sais même plus qui ils laminaient. Je me rappelle juste avoir envoyé valser mon carnet, les stats et la convenance. Juste une énorme envie de les encourager, de les regarder avec mon sourire béat et de partager ce bonheur sur WhatsApp avec « tonton Eric », qui essaie depuis vingt ans de me faire comprendre les subtilités de son sport. Je crois ne pas avoir écrit une ligne pour le journal. Du moins, je l'espère. Et si je suis descendue en zone mixte après la fameuse choré de mes héros du jour, c'est parce que je voulais que cette joie dure le plus longtemps possible. **G.V.**

GILLES DHERS, GUILLAUME GENDRON, JULIE LASSALE-SLAMA, WILLY LE DEVIN, ALAIN MERCIER, ROMAIN MÉTAIRIE, ELSA DE LA ROCHE, SAINT-ANDRÉ, GRÉGOIRE SCHNEIDER, MARIE THUMONNIER et CAROLINE VIGENT

sublime. A peine réceptionnée, elle a déjà les larmes aux yeux. Le public et moi aussi. L'excitation fait trembler les gradins. En bas, Samir Aït Said vient de prendre la parole. Il s'est interrompu sous les hurlements soutenus. **J.L.-S.**

Basket d'ailleurs

Elle veillait à une application stricte des règles, cette

21 AOÛT 2024

LAURENCE BRY

22 AOÛT 2024

FRED AGAR, LES BRUNSTYER

MANESKIN, MASSIVE ATTACK, PINK FLOYD

THE OFFSPRING

ANAVYDS, MAXTER MINTY, MONA SHARAF

FRANK CARTER & THE BATTLEMAKERS, BUNZU, BLISS TRIPP

WISIN, JHALLA, JUNGLE, KARABIAN, JAYLE GAMBY

ALVIA DEAN, BOB MURPHY, SANDRA, BOULMEX, THE WITTS

DU 21 AU 25 AOÛT 2024

ROCK en SEINE

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD AUX PORTES DE PARIS



LEON MARCHAND. HEROS A LA FLAMME

Après Zaho de Sagazan, accompagnée du Chœur de l'Académie Haendel-Hendrix et un *Sous le ciel de Paris* soletnel, apparaît, au pied de la vasque installée dans le jardin des Tuileries, Léon Marchand en costard. Le nageur aux quatre médailles d'or éteint l'anneau-flamme, attrape la lanterne et entame son chemin vers le Stade de France, pour la cérémonie de clôture, où devaient suivre le défilé des délégations et la passation du drapeau à Los Angeles 2028.

PHOTO B. TESSIER, REUTERS

Par
SALOMÉ KOURDOULI
Correspondance à Washington

La marche est haute. Après les Jeux de Paris 2024, tous les regards se tournent vers Los Angeles. La ville californienne doit accueillir les JO dans quatre ans, en 2028, et la capitale française a rendu la tâche un peu plus difficile. A Los Angeles, pas de tour Eiffel derrière les terrains de beach-volley, pas de château de Versailles en décor des épreuves équestres, ni de Grand Palais comme hôte de l'escrime. La ville n'a pas à rougir pour autant, elle possède des stades, de longues plages au bord du Pacifique bordées d'immenses palmiers et neuf lettres connues dans le monde entier : Hollywood. Pour l'instant, Los Angeles ne donne que peu d'indices sur les préparatifs.

35 LOGOS DIFFÉRENTS

Pour ses troisièmes Jeux olympiques après 1932 et 1984, Los Angeles prévoit de ne rien construire de manière permanente – ce qui est plutôt positif pour le portefeuille des organisateurs. Les épreuves devraient se tenir dans environ 80 sites, dont environ un quart ont déjà été confirmés. Des stades, des terrains universitaires, un centre de convention... et même des terrains à plus de 1000 kilomètres de là, à Oklahoma City, pour le canoë et le softball. Pourquoi construire du neuf quand les États-Unis ont déjà tout ? Certaines épreuves pourraient aussi se tenir à Santa Monica et Venice Beach, comme proposé dans le dossier de candidature. Le village olympique a, lui aussi, déjà trouvé sa place à UCLA, campus universitaire qui accueille chaque année plus de 48 000 étudiants. La cérémonie d'ouverture est pour l'heure prévue dans deux stades différents, l'emblématique Memorial Coliseum, vieux de 100 ans, et le stade SoFi, distants de quelques kilomètres. A quatre ans de l'ouverture – du 14 au 30 juillet 2028 pour les Jeux olym-

LOS ANGELES 2028

Un certain Jeux-ne-sais-quoi

Après la réussite des olympiades parisiennes, la ville californienne, qui reste secrète sur les détails de son organisation, espère faire le poids grâce à de gros investissements, notamment dans les transports.

piques et du 22 août au 3 septembre pour les Paralympiques –, il est bien trop tôt pour entrevoir les contours de la cérémonie. A moins d'interpréter la présence de l'acteur américain Tom Cruise à la clôture des Jeux de Paris comme une volonté de placer cette grande fête sous le signe d'Hollywood et de ses stars. Pour connaître l'identité visuelle de ces Jeux, il faut regarder côté design avec le logo, ou plutôt les logos. L'emblème officiel des Jeux de 2028 n'est pas unique, les organisateurs ayant opté pour 35 items différents afin de

représenter la «diversité» de la ville. Tous ont la même base : un «L» majuscule, au-dessus du nombre 28 et des anneaux. Seul le «A» change, dessiné en collaboration avec un athlète, un artiste ou une célébrité. En 2020, l'instance organisatrice a révélé ces différents symboles sur ses réseaux et offert une version animée et expliquée pour chacun d'entre eux. Peut-être une façon de copier les Jeux de 1984, où Los Angeles avait impressionné avec une forte identité graphique qui faisait le lien entre tous les sites olympiques.

Reste que, dans une ville étalée sur plus de 70 km et peuplée d'une dizaine de millions d'habitants, la tenue de ces Jeux ne sera pas sans défi. Pour les déplacements, la voiture est reine. Le moindre trajet se fait derrière un volant, sur une autoroute à quatre ou cinq voies régulièrement embouteillée. Pour fluidifier le trafic, la mégapole a sorti les gros moyens. Des voies «olympiques» pourraient être créées pour les bus afin de permettre aux spectateurs et athlètes de relier les différents stades.

EXPLOIT DE 1984

Surtout, l'initiative 28by28, dévoilée en 2019, mise sur un immense plan d'une quarantaine de milliards de dollars pour repenser le réseau de transports en commun. Il comprend 28 projets – prolongement de lignes de métro, agrandissement d'autoroutes et création de pistes cyclables – à finaliser avant le début des Jeux. Ce plan ambitieux peine toutefois à trouver des financements et certains projets ont déjà pris un retard considérable. Sur les 28, 7 sont en cours et 3 seulement sont terminés. LA espère sans doute reproduire l'exploit de 1984. Déjà embouteillée de toute part, la ville s'était fluidifiée comme par miracle. Los Angeles s'est lancé un autre défi : celui de proposer des JO «energy positive», c'est-à-dire des Jeux écolos qui produiront plus d'énergie qu'ils n'en consomment. Sur son site web, LA2028 précise simplement que «les discussions ont commencé» pour atteindre cet objectif, sans donner plus de précisions. Dans les médias, on vante de moins en moins cette promesse, de peur de ne pouvoir la tenir. Si Los Angeles n'a pas le charme parisien, les États-Unis espèrent malgré tout épater que ce soit dans les stades, sur les plages ou la colline d'Hollywood, le spectacle sera grand et américain. Outre le baseball, le squash et le cricket, les États-Unis ajoutent trois nouveaux sports au programme : le softball, la crosse et le flag football, ultra-populaires en Amérique du Nord, que le pays compte bien faire découvrir au monde. ◆

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

Disquaire achète au meilleur Prix

**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Funk - Soul - Funk
- House - World - Afrique, Antilles, Maghreb - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections

Contactez-nous 07 69 90 54 24

MATÉRIEL AUDIO

Platines - Hi-Fi - Amphis - Cellules - Os, Jeux Vidéo - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.

Réponse très rapide PAIEMENT CASH

ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES

Achète comptant

porcelaines, statues, vases, bouddhas,

mobiliers, laques, paravents...

Décorations asiatiques : corail, jade...

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures



est habilitée pour toutes vos ANNONCES LÉGALES

sur les départements 75 93 94

de 9h à 18h au 01 87 39 84 00 ou par mail: legales-libe@teamedia.fr

**Vous
voulez
passer
une
annonce
dans**



**Vous
avez
accès à
internet ?**

Découvrez notre site
de prise d'annonce
en ligne
<http://petites-annonces.liberation.fr>



www.liberation.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. 01 87 39 80 20
contact@liberation.fr

Édité par la SARL
Libération
SARL s. capital
de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
RCS Paris 382 028 199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Coopérants
Diet Alton,
Amandine Bascou-Romeu
Directeur de la publication
Doy Alton

Directeur de la rédaction
Doy Alton

**Directeur délégué
de la rédaction**
Paul Quano

**Directrices adjointes
de la rédaction**
Stéphane Aubert,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valot

Rédacteurs en chef
Michel Bequembourg
(spécial), Frédéric
Bezaud (presse),
Laure Breton (JC), Gilles
Diers (notes web),
Christiane Lissou
(enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Allennagna (France),
Anne Laure Barret
(environnement),
Lionel Charrier (photo),
Cécile Daumas (L),
Sonia Delaunay (Stoïque
(monde), Fabrice Drouzy
(suppléments),
Yann Duval (l'orange),
Mathieu Escalier (clubs),
Olivier Girard
(modes de vie),
Cédric Maillot
(chocnews),
Carmela Faugam (actu),
Didier Perron (culture)

ABONNEMENTS
Site: abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an
France métropolitaine 384€
tél. 01 35 92 71 40

PUBLICITÉ
Libe plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@liberation.fr

**PETITES ANNONCES
& CARRIÉS**
10, bd de Grenelle
75015 Paris
tél. 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues),
POP Le Couronneux,
Nancy Print (Javelle),
CILA (Héric)
Imprimé en France



Membre de l'ACPM
CFRFP 125 C 60064
ISSN 0335 1793

Origine du papier: France
Taux de fibres recyclées:
100 % Papier détenteur de
l'Éco-label européen
N° F137/01

**Indicateur
d'écopapier:**
P.Tot 0.008 kg/t de papier
La responsabilité du
journal ne saurait être
engagée en cas de non
restitution de documents.
Pour joindre un journaliste
par mail: intraleu@
premon.com@liberation.fr

SUDOKU 5351 MOYEN

	3		4	6	1		7	
			4	3		5	6	
6				2				5
8		6		5		9		7
					4			
3		7				8		4
2			9	1				6
			9	5		6	7	8
5	6		2	4	7		3	



Solutions des
grilles précédentes

MOYEN

5	6	1	3	4	7	2	8	9
7	8	4	9	6	2	1	3	5
9	2	3	5	8	4	6	7	
1	3	4	7	5	6	2	8	
6	4	7	8	3	9	5	1	
8	5	2	6	9	1	7	4	
2	7	8	5	1	4	3	9	
3	9	5	2	6	8	1	4	
4	1	6	8	3	9	5	7	

SUDOKU 5351 DIFFICILE

		7	9					
9		4		5	6			
	3		6				2	1
		6						3
	9	1		6	4			
2					5			
7	9			1		5		
		5	7		4	8	9	3
		3			9	7		

2	1	6	3	9	4	7	5
5	9	7	8	1	4	2	3
3	4	5	2	7	9	1	6
1	3	7	9	5	2	4	8
7	2	5	1	4	8	6	9
4	8	9	2	5	3	1	7
6	3	2	9	7	5	1	4
8	7	1	4	6	3	9	5
9	5	4	3	8	1	7	6

DIFFICILE

**Faites
un don à Libé**



• Soutenez le travail exigeant
de 220 journalistes engagés
et indépendants

• Défendez la liberté de
la presse et son rôle dans
le débat démocratique

• Participez activement
à la transformation de la presse
à l'ère du numérique



**Je souhaite
faire un don par
carte bancaire,
chèque ou
PayPal :**

liberation.fr/don

L'association Presse et Pluralisme
vous permet d'effectuer un don à Libération
et de bénéficier d'une **déduction d'impôt**
égale à 66% du montant versé (dans la limite
de 20% de votre revenu imposable).

Vous avez la possibilité d'effectuer un don
ponctuel ou mensuel via un **paiement
sécurisé** par carte bancaire, par chèque
ou par PayPal.

Presse et Pluralisme émettra un reçu fiscal
et vous l'enverra afin que vous puissiez
bénéficier de la déduction d'impôt.

Les informés

de franceinfo,
du lundi au vendredi
de 20h à 21h

1h de décryptage
et d'analyse

franceinfo

chaque lundi
soir





Après la frappe israélienne sur une école de Gaza, samedi.
PHOTO MAHMOUD ISSA/REUTERS

Derniers refuges des Gazaouis, les écoles sous le feu des bombes

La mort d'au moins 93 personnes dans un établissement de Gaza City, touché samedi par des frappes israéliennes, a causé un tollé international. A Khan Younès, dans le Sud, les ordres d'évacuation laissent présager de nouveaux bombardements.

Par
LÉA MASSEGUIN

Le soleil n'était pas encore levé lorsque l'armée israélienne a bombardé, dans la nuit de vendredi à samedi, la mosquée d'une école dans la ville de Gaza. Vers 4h30, trois missiles se sont abattus sur l'établissement scolaire Al-Talbi'en, qui servait d'abri à des centaines de déplacés. Des Palestiniens s'appêtaient à accomplir la prière de l'aube. Le bilan est très lourd : au moins 93 personnes ont été tuées, dont onze enfants et six femmes, selon la Défense civile gazaouie. Des images difficiles montraient ce week-end des corps sans vie enveloppés dans d'épaisses couvertures multicolores et des familles en pleurs près des sacs mortuaires dispersés à même le sol. «La zone est jonchée de cadavres. Il est très difficile pour les ambulanciers d'identifier un corps entier, a témoigné Mahmoud Bassal, porte-parole de la Défense civile. Il y a un bras ici, une jambe là...» Des dizaines de blessés, souvent dans un état critique, ont été transportés en urgence à l'hôpital Al-Ahli, dans le centre-ville de Gaza. Certains ont dû être amputés avec du matériel

médical mal stérilisé. Il s'agit d'une des attaques les plus meurtrières depuis le début d'une guerre interminable, dont le bilan approche des 40 000 morts. L'armée israélienne a reconnu avoir mené ce raid, tout en minimisant le nombre de victimes. Les frappes, réalisées à l'aide de «trois munitions précises» afin de limiter les pertes civiles, ont permis d'éliminer au moins 19 «terroristes» du Hamas et du Jihad islamique, a-t-elle assuré. Elle accuse les membres de ces groupes armés de s'infiltrer parmi les habitants réfugiés dans les écoles, les hôpitaux ou les zones humanitaires. A l'inverse, le Hamas, qui dénonce une «dangereuse escalade», a déclaré qu'aucun combattant ne figurait parmi les victimes.

«INSUPPORTABLE»

Ce énième bombardement contre une école, qui constitue une grave violation du droit international humanitaire, a provoqué de vives réactions à l'étranger. «Il est temps que ces horreurs qui se déroulent sous nos yeux prennent fin», a fustigé Philippe Lazzarini, chef de l'Unrwa, l'agence onusienne pour les réfugiés palestiniens. Nous ne pouvons pas laisser l'in-

supportable devenir une nouvelle norme. Plus cela se répète, plus nous perdons notre humanité collective.» Tout en continuant à fournir des armes à son allié israélien (Washington vient de débiter 3,2 milliards d'euros, pour que l'Etat hébreu se fournisse en équipements militaires américains), les Etats-Unis ont exprimé leur «profonde préoccupation» après ces frappes. Le chef de la diplomatie de l'Union européenne, Josep Borrell, s'est pour sa part dit «horifié» par les images de cette attaque : «Au moins dix écoles ont été visées ces dernières semaines. Rien ne peut justifier ces massacres.» Quant à la France, elle a condamné ce bombardement «avec la plus grande fermeté», appelant à la libération des otages israéliens et à l'instauration d'un «cessez-le-feu immédiat». Ces dernières semaines, l'armée israélienne multiplie les attaques contre les écoles, où des milliers de civils ont afflué depuis les premiers jours de la guerre. D'après un décompte de l'ONU, Israël a mené au moins 21 frappes contre des bâtiments de ce type depuis début juillet, coûtant la vie à plus de 270 personnes. Les établissements scolaires sont devenus

l'un des derniers refuges des habitants qui tentent de fuir les combats acharnés. Ils y construisent une vie temporaire dans les salles de classe et les couloirs, ou s'entassent dans des campements de fortune installés dans la cour de récréation.

La surpopulation et le manque d'installations sanitaires adéquates dans ces abris favorisent néanmoins la transmission de maladies infectieuses (infections respiratoires, hépatite A, diarrhées, etc.). Les conditions de vie sont donc très difficiles, mais les alternatives sont encore pires : les organisations humanitaires assurent qu'il n'y a plus aucun endroit sûr dans la bande de Gaza. «Israël commet un génocide des Palestiniens, un quartier à la fois, un hôpital à la fois, une école à la fois, un camp de réfugiés à la fois, une zone de sécurité à la fois», a dénoncé samedi la rapporteuse spéciale de l'ONU pour les Territoires palestiniens, Francesca Albanese.

NÉGOCIATIONS

L'Etat hébreu poursuit pourtant ses ordres d'évacuation, contraignant les plus de 2 millions d'habitants de l'enclave palestinienne à vivre dans l'angoisse et l'incertitude. Dans la nuit desamedi à dimanche, des quadricoptères de l'armée israélienne ont largué des tracts à la population de Khan Younés, dans le sud de la bande de Gaza, les incitant à fuir vers Al-Mawasi et Deir al-Balah, des «zones humanitaires» qui ont pourtant déjà été bombardées. Selon l'Unrwa, plus de 75000 Palestiniens ont déjà été déplacés dans la partie méridionale du territoire au cours des derniers jours. A l'échelle de la bande de Gaza, neuf habitants sur dix ont été contraints de quitter leur refuge, souvent à plusieurs reprises, depuis le 7 Octobre.

Cette nouvelle évacuation présume une troisième opération militaire dans la ville de Khan Younés en un peu plus de dix mois, où l'armée israélienne dit vouloir viser des zones utilisées par le Hamas pour préparer des attaques et lancer des roquettes. L'intensification des combats pourrait néanmoins perturber la reprise des négociations, auxquelles l'Etat hébreu a accepté de participer à partir de jeudi, en vue d'une trêve dans la bande de Gaza et d'une libération des derniers otages israéliens. Les Etats-Unis, l'Egypte et le Qatar ont prévenu les deux belligérants qu'il n'y a «plus de temps à perdre ni d'excuses» pour de nouveaux atterrissements. ➤

«Pour Israël, qu'il y ait des civils ou des enfants n'est pas le problème»

Pour le politologue Hasni Abidi, les frappes comme celles de samedi permettent à Benjamin Nétanyahou de continuer de contenter la frange extrémiste de son gouvernement, sans toucher durablement la branche armée du Hamas.

Directeur du Centre d'études et de recherche sur le monde arabe et méditerranéen de Genève, Hasni Abidi revient sur la signification des frappes ayant visé une école samedi à Gaza, faisant 93 morts, dans un contexte très tendu pour toute la région.

Pourquoi l'armée israélienne frappe-t-elle des écoles à Gaza ?

Elle est convaincue que ces écoles abritent des centres de commandement ou des éléments importants du Hamas. Ces complexes sont considérés comme des refuges, des lieux sécurisés, notamment ceux construits par l'agence des Nations unies pour les réfugiés palestiniens, l'Unrwa. Ils connaissent une concentration de déplacés et abritent des milliers de civils, ce qui devrait constituer un repoussoir. Mais pour Tshahal, la question du «tri» ne se pose pas. Qu'il y ait des civils ou des enfants, ce n'est pas le problème. Ces écoles sont perçues comme des menaces, donc des cibles.

Israël bénéficie d'informations venant de l'intérieur. Certaines sont fiables, d'autres non. L'armée agit parfois sur une information locale qui n'est pas fiable, ce qui explique que plusieurs opérations dans des hôpitaux ou dans des écoles constituent de grands échecs : selon des témoignages locaux, aucun haut responsable du commandement des brigades Al-Qassam [la branche armée du Hamas, ndr] ne se trouvait dans les établissements scolaires.

Les succès d'Israël se situent à l'extérieur, avec l'assassinat du chef politique du Hamas, Ismaïl Haniyeh, à Téhéran, et celui du chef militaire du Hezbollah, Fouad Chokr, dans la banlieue sud de Beyrouth. Mais pas à l'intérieur de Gaza. L'état-major des brigades Al-Qassam ne souffre pas, ce qui contredit les déclarations d'Israël sur le fait que les écoles, par exemple, abritaient des membres de l'état-major du Hamas. La destruction des infrastructures scolaires est une catastrophe pour les générations à venir. L'éducation est un élément fondamental dans l'identité palestinienne.

Que signifient ces frappes, alors qu'Israël a accepté de reprendre les discussions jeudi sur une trêve, après un appel pressant des trois pays médiateurs ?

Elle est tout d'abord un message envoyé par le Premier ministre, Benjamin Nétanyahou, aux ultracerveaux et aux ultraorthodoxes de son gouvernement, qui n'ont jamais souhaité de négociations sérieuses pouvant aboutir à une trêve. Cette aile incarnée par Itamar Ben-Gvir, le ministre de la Sécurité nationale, et Bezalel Smotrich, le ministre des Finances, demande une intensification des frappes. L'armée israélienne n'y est pas non plus opposée. Cela rassure non seulement l'état-major de Tshahal, mais envoie aussi des gages à une fraction importante du gouvernement, gages nécessaires à la survie politique de Nétanyahou.

«Négociations ou non, nous continuerons nos frappes sur Gaza pour atteindre notre objectif, l'aneantissement du Hamas», voilà ce que ces frappes signifient. Mais c'est en contradiction avec l'objectif de ramener les otages sains et saufs : ces bombardements amoindrissent les chances de les voir revenir vivants.

C'est aussi un message envoyé aux Américains. L'objectif de ces frappes n'est pas de répondre au Hezbollah ou aux Iraniens, mais de ne pas subir de pression ou de mesures contraignantes sur les livraisons d'armes. Nétanyahou est arrivé à faire accepter à ses alliés l'envoi d'une délégation au Caire jeudi, une concession qui mérite d'être récompensée par les Etats-Unis en laissant les opérations à Gaza se faire sans intervenir.

Ces frappes peuvent-elles avoir des conséquences sur le processus d'escalade que la communauté internationale tente de freiner ?

Elles n'auront pas de conséquence directe. Le seul acteur en mesure de représenter une menace pour les intérêts américains dans la région, c'est l'Iran. Il faut souligner le succès relatif de l'administration américaine, qui a réussi à suspendre la décision iranienne de riposter à la mort de Haniyeh sur son sol. Selon nos informations, des tractations très importantes se déroulent actuellement via des émissaires anonymes pour conclure un «deal» entre l'administration américaine et l'Iran. Téhéran ne peut pas rester insensible à la proposition d'alléger les sanctions et à une reprise des négociations sur le nucléaire en échange d'une non-riposte ou d'une réponse modérée. Les Etats-Unis seraient alors informés de l'heure et du lieu de la frappe. L'Iran peut d'autant plus observer une accalmie qu'il s'en remet au Hezbollah ou à ses relais pour riposter, même si la guerre psychologique fait aussi partie de sa riposte.

Sur le front entre le Liban et Israël, il ne s'agit pas d'une guerre ouverte, mais d'affrontements continus. Un responsable du Hamas dans le camp de réfugiés palestiniens d'Aïn el-Heloué, au Liban, a été tué vendredi par une frappe aérienne israélienne. Israël renoue avec des attentats à moindre coût, via des drones. La stratégie de viser des membres du Hamas est bénéfique car elle permet d'enregistrer des succès diplomatiques et militaires sans provoquer l'ire ni de l'Iran, ni du Hezbollah, ni des Américains. L'usage politique de la dynamique de guerre profite à Benjamin Nétanyahou, qui espère négocier en position de force ou torpiller un processus jugé contraignant.

Que change la désignation de Yahya Sinwar à la tête du Hamas ?

Israël connaît parfaitement le nouveau chef du Hamas, sans que cela soit son candidat préféré. Yahya Sinwar a passé vingt-trois ans dans les prisons israéliennes. Il a appris l'hébreu et même rédigé des ouvrages sur le fonctionnement politique israélien. C'est pourquoi il ne sera pas un interlocuteur facile. En interne, il constitue pour Nétanyahou un argument supplémentaire pour intensifier et durcir ses bombardements. Le Premier ministre israélien espère plus de compréhension à l'international pour justifier la continuation de la guerre, malgré les appels en faveur d'un cessez-le-feu.

Recueilli par CAMILLE NEVEUX

«L'Ukraine prouve qu'elle peut effectivement rétablir la justice et exercer la pression nécessaire sur l'agresseur.»

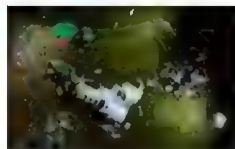


VOLODYMYR ZELENSKY
président ukrainien

Samedi lors de son allocution quotidienne, le chef de l'Etat ukrainien, Volodymyr Zelenskyy, a pour la première fois évoqué l'incursion inédite de ses troupes dans la région russe de Koursk mardi. Il a affirmé vouloir «déplacer la guerre sur le territoire de l'agresseur». Dimanche, Moscou a promis des «représailles», après une attaque nocturne ukrainienne sur Koursk qui a fait treize blessés. «L'objectif est d'étirer les positions de l'ennemi, de lui infliger un maximum de pertes, de déstabiliser la situation en Russie – car ils sont incapables de protéger leurs propres frontières – et de déplacer la guerre sur le territoire russe», a expliqué un haut responsable ukrainien du secteur de la sécurité auprès de l'AFP.

Canicule La France voit orange

Après un week-end déjà chaud dans la majorité de la métropole, Météo France a placé 45 départements en vigilance orange ce lundi (contre 25 dimanche). Du Nord à la Côte d'Azur, ainsi qu'en Corse, sont attendues des températures de 36 à 38 °C, avec des pics à 39 °C localement, tandis qu'elles devraient descendre dans le Sud-Ouest – bien que les Charente, la Gironde et les Landes restent en vigilance orange.



Brésil Ce que l'on sait sur le crash près de São Paulo

Une enquête a été ouverte samedi pour déterminer les causes du crash spectaculaire d'un avion à 80 km au sud de São Paulo vendredi, ayant fait 62 morts. Selon l'Agence nationale brésilienne de l'aviation civile, l'appareil de la compagnie Voepass respectait toutes les normes et avait fait l'objet d'opérations de «maintenance de routine la nuit précédente». Le PDG de Voepass a, lui, évoqué l'hypothèse d'une formation de gel sur l'appareil, qui modifie l'aérodynamisme des ailes et augmente excessivement le poids de l'avion. La boîte noire a été retrouvée et devra être analysée. PHOTO AP

ÉDITORIAL

Par
PAUL QUINIO

Extraordinaire

La fête est finie? Eh bien non! Il faut en tout cas espérer que, comme ce fut le cas à Londres en 2012, les Jeux paralympiques qui débiteront le 28 août pour se conclure le 8 septembre prolongeront la fiesta, l'engouement populaire, l'admiration devant les performances sportives, le partage d'émotions aussi fortes que celles que nous venons de vivre. Mais, c'est vrai, une période de retour à la normalité s'ouvre ce lundi pour une quinzaine de jours. Ce qui revient à reconnaître que la quinzaine qui s'est achevée dimanche au Stade de France avec la cérémonie de clôture a bel et bien été anormale. L'expression consacrée pour résumer ces Jeux de Paris qui ont dépassé toutes les espérances sur l'échelle de Richter de la réussite? «Parenthèse enchantée». Le vocabulaire se discute, le constat non: organisation quasi sans faille, stars internationales au rendez-vous, palmarès tricolore inédit, ferveur inégalée et bonne humeur insoupçonnée. Les Jeux sont morts, vive les Jeux! On s'emballe par esprit cocardier? Il suffit d'écouter les délégations ou de lire la presse étrangère pour se convaincre que non. Du 26 juillet au soir, grâce au souffle d'une cérémonie d'ouverture hors norme, à dimanche avec le passage de la flamme par Anne Hidalgo à son homologue de Los Angeles, la France et sa capitale sont restées sur un nuage, mais sur fond de ciel bleu azur. Allons, comprendre! Comprendre ce qui vient de se passer justement... C'est le défi qu'il faut relever face à l'inhabituel, à l'extraordinaire, à ces surprises qui bousculent les vérités comme les clichés, en admettant que les réponses sont forcément à chercher dans un cocktail rationnel-irrationnel qui n'est pas propre au sport, mais que ce dernier sublime. Pour chercher à comprendre, donc, une première question simple: puisque nous nous sommes plu, ces derniers temps, à regarder dans le rétro des Jeux de Paris de 1924, comment, dans cent ans, parlera-t-on de cette édition 2024? Quelles archives seront exploitées pour mieux la raconter? Il y a fort à parier qu'il y sera question de ce

terrain au pied de la tour Eiffel, de ce Grand Palais où a résonné une ambiance de stade de foot, de ces ponts parisiens transformés en jardins, de ces jardins du château de Versailles devenus centre de compétition équestre, de cette rue Lepic qui a déjanté sous l'effet d'une course de vélo. En 2124, on parlera de cette première tentative réussie d'installer les Jeux dans la ville. Ce pari un peu fou a largement contribué au succès populaire. Il envoie aussi le message progressiste, en passant, qu'un patrimoine exceptionnel ne se cultive pas uniquement en l'aspergeant de formol. La cérémonie d'ouverture l'avait aussi remarquablement démontré. Que poser d'autre sur l'étagère du bilan? D'abord, parce que les Jeux sont avant tout une compétition sportive, des visages d'athlètes, en joie ou en larmes, prostrés ou illuminés. Des performances. Des records battus. Des médailles en pagaille autour d'un cou, celui du nageur Léon Marchand ou de la gymnaste Simone Biles. Des parcours exceptionnels, le judoka Teddy Riner, la nageuse Katie Ledecky. Une barre si haute franchie comme on enjambe un ruban de chantier pour Armand Duplantis. Et puis les frangins Lebrun, ces copains d'avant croisés dans la cour de récré de notre enfance. Des graals aussi qui ne seront jamais atteints, ou pas cette fois, ce ciel qui tombe sur la tête d'Uta Abe, de Sofiane Oumiha, de tant d'autres. Avec eux, difficiles à caser sur l'étagère, les émotions qu'ils ont procurées à ceux qui les ont regardés, au stade, dans les fan zones, dans le canapé du salon. Les poils qui se sont dressés sur l'avant-bras. Les larmes qui sont montées. Sans honte. Au milieu d'une foule ou seul(e) devant sa télé. Ces cris, aussi, difficiles à refréner. Question de moment, d'engouement, d'affection, d'attachement national. Ces émotions à Porto ou Albuquerque, à Annas ou Alger, ne se quantifient pas. À chacun ou chacune les siennes. À chacun ou chacune les siennes? Oui et non, et, plutôt non en France, tant ces Jeux ont dégagé une ferveur collective, suscité un engouement populaire inattendu, sublimé un chauvinisme bon enfant à rendre la *Marseillaise* presque belle, imposé une image rassembleuse de nos différences. Les Français se sont pris aux Jeux au-delà du raisonnable et ils ont bien fait. Ils en avaient besoin. Ils ont, alors que la politique est en vacances, pris le pouvoir pendant quinze jours pour écrire leur présent. Comme un peuple souverain assumant un dédire mature. ♦



ÉTÉ

Libé

Lundi 12 août

**Drôle d'été pour
une rencontre**

Jean Saut et Bob Dylan, Fidel Castro
et Che Guevara, Adam et Eve,
le Petit Prince et le renard...
Tout l'été, «Libé» vous raconte
la magie des premiers instants.
Pour le meilleur ou pour le pire.



**LES PARRAINS
ET L'INDIC**

**LE YALTA DE
LA DROGUE À DUBAÏ**

Et aussi ■ Nos séries
d'été ■ Une page photo
■ Deux pages de
BD ■ Le quiz de l'été...

ÉTÉ / DRÔLE D'ÉTÉ POUR UNE RENCONTRE

A Dubaï, une taupe aux noces de la coke

Mafia Le gratin du trafic de drogue était réuni le 15 juillet 2017 dans un palace des Emirats pour le mariage à huis clos du parrain Daniel Kinahan. Parmi les gangsters, boxeurs et financiers, un informateur de l'agence antidroque américaine.

Par GUILLAUME GENDRON



Daniel est un vrai *lad*, comme on dit à Dublin. Un bonhomme, tout juste entré dans la quarantaine, trapu, dégarni, des goûts simples – les casquettes plates à la *Peaky Blinders*, la boxe et les blondes platine. Ce 15 juillet 2017 est un grand jour. Il en a une à son bras, Caoimhe Robinson. Une fille élancée, le sourcil circonflexe, qui a poussé au pied des HLM de la capitale irlandaise et qui, dans quelques heures, sera sa femme. Alors, sans doute, ne porte-t-il pas de casquette ce jour-là. On suppose, le lecteur comprendra vite pourquoi. C'est qu'il n'existe aucune photo du mariage, et que la cérémonie n'a pas lieu sous l'imposante coupole du City Hall de Dublin mais dans l'un des endroits les plus exclusifs du monde, la salle de bal du Burj al-Arab de Dubaï, dénommé hôtel-monde en forme de voile gonflée à bloc (la magie des pétrodollars), plus haut que la tour Eiffel, avec ses chambres «sept étoiles» qui dégouttent d'or et de climatisation glacée. Là où tout, absolument tout, s'achète – y compris un mariage à huis clos avec serveurs en queue-de-pie. Drôle d'endroit pour une rencontre ? Pas tant que ça pour la faune attendue : des gangsters, des boxeurs, des financiers louches... et une taupe. C'est que le patronyme de Daniel – celui inscrit sur son certificat de naissance mais pas nécessairement sur les passeports qu'il trimballe selon les jours – est Kinahan. Pas n'importe qui. Le fils de Christy Kinahan, voyou surdoué au flux accent anglais. Celui qu'on appelle le Dapper Don, le «Parrain chic», a su prendre la vague de l'héroïne dans les années 1980 puis celle de la cocaïne au tournant du millénaire. Jusqu'à établir, en quatre décennies et de multiples allers-retours en prison (où il a su étoffer son réseau et se découvrir polyglotte), un des plus puissants cartels européens. Le patriarche, flanqué de ses deux fils (Daniel donc, et Christopher Jr.), d'un palanqué d'hommes de main et d'avocats experts en détricotage de

procédures, a tracé, au fil de ces exils – Amsterdam, Marbella puis Dubaï – les nouvelles routes de la blanche. «C'est vraiment un personnage à part dans ce monde, très éduqué, qui vient d'un milieu middle class, membre du club Mensa [réservé aux QI supérieurs, ndr], souligne Nicola Tallant, journaliste d'investigation irlandaise qui a consacré un livre à la dynastie, *Clash of the Clans* (non traduit). Tel un start-upper, Christy Kinahan a su anticiper, s'adaptant aux modes de la défonce (de l'herbe aux cachetons en passant par les rails de coke) pour ériger une sorte d'Amazon de la drogue. Du transport au blanchiment, en passant par les planques aux quatre coins de l'Europe et les tueurs à gage à disposition, sans compter une flotte de Cessna et des pistes d'atterrissage en Afrique, les Kinahan peuvent tout faire, tout livrer, tout fournir. Et, à chaque fois, passer entre les mailles des filets des polices mondiales. Un empire que la Garda, la police irlandaise, estime peser un bon milliard de dollars, et dont Daniel est l'héritier désigné. Des policiers irlandais qui sont sur les dents : depuis un an, loin de Dubaï, les rues de Dublin sont à feu et à sang, prises dans les représailles de la désormais fameuse fusillade du Regency, un an et demi plus tôt, le 5 février 2016. La cible était Daniel Kinahan. C'est l'époque où il s'affiche au grand jour en promoteur de boxe, chouchoutant sans compter jeunes talents des bas-fonds et stars dans la parade, dont le champion cocoïno-maniaco-dépressif des lourds, l'ingérable Tyson Fury, en leur offrant coaches, diététiciens et villas de luxe en Andalousie. Une façon pour le gang, aussi, de blanchir son cash. Ce jour-là donc, dans le hall de l'hôtel dubloinois où les fans assistent à la pêche rituelle des pugilistes en slip, surgit une équipe de sicaires en tenues d'assaut. Les kalachnikovs n'atteignent pas Daniel Kinahan, mais laissent son bras droit sur le carreau. L'homme qui a Kinahan dans le viseur est Gerry Hutch, dit «le Moine». Un vieux

rival qui venait se faire justice après l'assassinat d'un de ses gars sur la Costa del Sol. Voilà pourquoi, en 2017, les Kinahan mettent cap sur Dubaï. Mais Daniel, qu'on dit colérique et accro aux stéroïdes, n'oublie jamais les Hutch, même à des milliers de kilomètres. Désormais, avec les cryptophones, un contrat se commande en trois SMS chiffrés. Six membres du gang ennemi tomberont dans les mois suivants. A ce jour, la Garda a décompté 18 morts et 40 tentatives d'assassinat attribuables à cette interminable guerre.

Semelles de poudre et de sang

Daniel Kinahan pense-t-il à tout ça, assis sur un des deux trônes qu'il a fait installer sous le chandelier au sommet du Burj al-Arab, couvé par le regard fier de son père ? Est-ce que la mariée, Caoimhe Robinson, songe, elle aussi, aux risques du métier ? Son précédent fiancé, Micka Kelly, dit «le Panda», a vu sa carrière criminelle stoppée net par une balle dans le crâne quelques années plus tôt... Mais ce qui se joue là est bien plus gros encore que le triomphe du fils Kinahan. Ce mariage fera date dans les annales du crime, jusqu'à être cité dans un rapport de l'ONU. Bien plus que l'union d'un couple de parvenus irlandais aux semelles de poudre et de sang, c'est un Yalta de la coke qui se joue en coulisse. Une rencontre au sommet de quadras qui, par leur ultraviolence et leur usage des nouvelles technologies, ont redéfini les règles du jeu du narcotrafic. Et qui, derrière ce prétexte festif, se retrouvent en conclave, quelque part entre un banquet à la *Game of Thrones*, la scène d'ouverture du *Parrain* et les week-ends pour PDG d'entreprises cotées, où après la partie de golf et le passage au spa, on se partage les parts de marché, et donc le monde. Les quelque 400 invités ont été priés de remettre leurs téléphones aux gorilles à l'entrée. Aucune vidéo, aucune vantardise sur les réseaux sociaux ne sera tolérée – ce n'est pas rien dans

la capitale des influenceurs. Même le colosse Tyson Fury, qu'on imagine nimbé à l'air sous un costume à fleurs, son uniforme hors du ring, se fait rappeler à l'ordre, supprimant fissa un tweet.

Malgré tout, parmi les convives, il en est un qui n'en perd pas une miette. Il s'agit d'un agent, ou indic selon les versions, de la toute-puissante agence antidroque américaine, la DEA, connue pour ses têtes brûlées capables de frayer incognito avec ce que le crime mondial fait de plus puissant et sadique. On ne sait rien ou presque sur lui (ou elle) – un coup de fil au bureau de presse de la DEA à Arlington (Virginie) se conclut très poliment sur une formule toute faite : «No comment, les Kinahan font toujours l'objet d'une investigation active.» On ne saura donc pas si l'infiltré était, comme on imagine les types de la DEA, un gars chauve et baraqué qui a fait ses premiers pas dans les rues du Bronx. Ou s'il distribuait les petits fours en suant à grosses gouttes. Ou bien s'il s'agissait d'une grande brune vampant l'auditoire en jouant les agents immobiliers pour la jet-set. A moins qu'il ne s'agisse d'une taupe chez les Kinahan ?

Ce qu'on sait, parce que tout cela s'est retrouvé dans les rapports de toutes les agences du monde, c'est qu'il ou elle repère parmi les fêtards un bellâtre italien qui n'a rien d'un inconnu : Raffaele Imperiale. Le Napolitain a un temps logé à l'année au Burj al-Arab avant de s'offrir un archipel artificiel pour la modique somme de 80 millions de dollars. Imperiale est l'un des premiers narcos de haut vol à avoir fait de Dubaï sa base arrière, après avoir longtemps été l'antenne de la Camorra à Amsterdam, où il débute avec un modeste coffeshop. A ce moment-là de l'histoire, Imperiale est à la fois en cavale (les carabinieri italiens réclament son extradition) et à son apogée. Dans la métropole émiratiste, où banquiers comme émirs sont perçus sur l'odeur des diverses fortunes, il dépense sans comp-



A gauche : Daniel Kinahan en 2021 avec des personnalités du monde de la boxe. PHOTO AMER ABDALLAH
Ci-dessous à gauche : Caoimhe Robinson, la femme de Daniel Kinahan. PHOTO DR
À droite : Le parrain au côté du boxeur Tyson Fury, à Dubaï, en 2022. PHOTO CINEMACRIME



ter : un SMS décrypté par les polices européennes après le piratage de la messagerie Encrochat révélera que son budget de dépenses courantes sur un trimestre grimpait jusqu'à 7 millions d'euros (jets privés, diamants, pur-sang, tour-nées de champagne Cristal, etc.) L'année précédente, Imperiale avait fait la une en Italie, surnommé le « Boss aux Van Gogh » depuis la découverte lors des perquisitions de ses villas napolitaines de deux tableaux du maître, volés à Amsterdam quinze ans plus tôt. Il faut dire que le maffieux avait proposé de les rendre en échange d'une remise de peine, avant de prendre la tangente vers le Moyen-Orient. S'il n'y avait qu'Imperiale... L'agent de la DEA repère aussi Ridouan Taghi, avec son menton pointu et son drôle de regard torve. Le Néerlandais est le boss de la Moco Mafia, nébuleuse d'enfants d'immigrés marocains du Benelux qui règnent sur les ports d'Anvers et Rotterdam, principale porte d'entrée de la came sur le Vieux Continent. Issu d'une famille de trafiquants raffinés de cannabis, Taghi défraye la chronique batave

depuis quelques années. Sa prise de contrôle des axes maritimes de la blanche s'est faite au prix d'une brutalité jamais vue sous ces latitudes, tout droit inspirée de la barbarie des cartels mexicains – visages brûlés au fer à repasser, salles de torture spécialement aménagées dans des conteneurs nichés dans la paisible campagne hollandaise... Son credo, découvert dans un message déchiffré par la police néerlandaise en 2016 : « Je chasse, tranquille dans mes Nike. J'ai besoin de sang, rien d'autre. » Pas loin des petits fours, on imagine, toistent le Chilien Richard Vega, dit « El Rico », et le Bosnien Edin Gačanić, figure des réseaux balkaniques. Sont tous les maillons de la chaîne réunis sous les cotillons : le grossiste sud-américain (El Rico), le déchargeur des conteneurs (Taghi) le maître blanchisseur (Imperiale) et le chef des convoyeurs (Gačanić). Les Kinahan dans tout ça ? Entre facilitateurs et chefs d'orchestre... Pour les polices mondiales, cette rencontre au sommet matérialise une nouvelle réalité : les gangs de narcotraffiquants ne sont plus rivaux

et Dubaï est leur refuge. Au contraire, ils ont « mergé », tel un conglomérat. Dès lors, les agences antidrogue rebaptisent l'alliance le « Super Cartel », dont on estime qu'il règne, à ce moment-là, sur un tiers du trafic de cocaïne en Europe. Le piratage par les polices française, belge et néerlandaise d'un milliard de messages échangés par la pègre sur l'appli sulfureuse SKY ECC entre 2019 et 2021 viendra mettre à nu les synergies mortifères et la longueur des tentacules de cette pieuvre, et haïer la chute du Super Cartel dubaïote.

Coup de filet « lumière du désert »

Les renseignements glanés par l'agent infiltré au Burj al-Arab ont-ils accéléré les choses ? En tout cas, c'est El Rico qui est tombé le premier, quelques mois après le mariage, menotté par des hommes de la DEA lors d'un passage éclair dans sa natale Santiago. Taghi a suivi, en 2019, interpellé par une escouade surarmée alors qu'il sirotait un verre de vin sur son canapé : les autorités de Dubaï avaient fini par le lâcher. Jugé dans un « bunker » ad hoc à Am-

sterdam, à l'occasion d'un procès interminable durant lequel il aura eu le temps de faire tuer depuis sa cellule un journaliste, l'avocat et le frère du principal témoin à charge, il sera condamné à la perpétuité en février 2024. Imperiale sera extradité, lui, en 2022. À l'inverse de Taghi, il se montrera très coopératif avec les autorités italiennes, acceptant même le statut de *pentito*, soit repentir au service des juges. Il ira même jusqu'à proposer de faire « don » de son fle pour renflouer les caisses de la Botte... Gačanić, lui, sera appréhendé lors du méga coup de filet « lumière du désert » mené par Europol fin 2022, censé coffrer les derniers soldats du Super Cartel. Avant d'être mystérieusement relâché par ses geôliers à Dubaï. Il n'a pas donné de nouvelles depuis. Menacé d'une interdiction de territoire américain, le boxeur Tyson Fury a dû publiquement rompre tout lien avec son bienfaiteur irlandais, et enchaîne désormais les « superfighths » mirifiques en Arabie Saoudite.

Les Khanan, eux, sont toujours en cavale. Façon de parler, nuance Nicola Tallant. « On sait très bien où ils sont : à Dubaï. Ils n'ont pas bougé, ils sont tranquilles. Au fil des ans, ils ont su utiliser leur fortune pour s'acheter toutes sortes de « protections » – que ce soit dans les commissariats à Dublin ou les palais royaux du Golfe. » Leur extradition n'est pas à l'ordre du jour. La Garda ronge son frein, assurant qu'une centaine de leurs affiliés sont désormais en prison. Le Trésor américain a même imposé des sanctions financières sur le cartel, assorties d'une récompense de 5 millions de dollars pour toute information sur Daniel, son père ou son frère. Selon toute vraisemblance, Daniel et Caoimhe sont toujours ensemble. Cette dernière, d'ailleurs, a été récemment épinglée par les tabloïds pour avoir vendu un manoir et une villa à Dubaï. Comme si quel-qu'un était à court d'argent. ◆



Le « grossiste », le Chilien Richard Vega, dit « El Rico ». PHOTO DR



Le « maître blanchisseur », Raffaele Imperiale. PHOTO DR

Pierre Loti, le mystère de l'Orient dévoilé



Pierre Loti chez lui à Rochefort. PHOTO DOPNAC ARCHIVES LARI USSÉ BRIDGEMAN IMAGES

Auteurs menteurs (2/5)
Derrière de grands succès de librairie se cachent parfois des histoires inventées de toutes pièces. Et plus c'est gros plus ça passe... Aujourd'hui, le bourlingueur épris de Constantinople.

En 1903, un nouveau commandant prend les rênes du *Vautour*, navire endormi dans le port de Constantinople. Ce marin né dans un méandre boueux de la Charente, à Rochefort, a depuis longtemps jeté son patronyme par-dessus bord. Exit Louis-Marie Julien Viaud. Il est désormais l'éminent Pierre Loti, capitaine, bourlingueur, auteur en vogue depuis *Pêcheur d'Islande* et membre de l'Académie française. Sa réputation le précède partout. Il connaît bien Constantinople. En 1876, il y a vécu une histoire d'amour avec une femme turque, inspiration d'un premier roman remarqué, *Aziyaddé*.

Loti sait qu'il est attendu en ville. L'écrivain moustachu a reçu une lettre d'une admiratrice qui voudrait le rencontrer. Une prisonnière d'un harem, éprise de liberté. Loti plonge. Tête la première. Le rendez-vous, tenu secret, se déroule avec trois inconnues voilées, «des fantômes noirs» qui ne montreront jamais leurs visages. Zeyneb, Neyr et Leyla, la plus véhémement, racontent à l'écrivain, captivé, leurs vies en cage. «On nous marie sans notre aveu, comme des brebis ou des pouliches», déplorent-elles (1). Mais Pierre Loti est tombé dans un piège. Si deux de ses interlocutrices sont turques, la troisième, Leyla, est une Française, une féministe appelée Marie Léra. Cette journaliste veut l'inciter à dénoncer l'oppression des femmes sous le sultanat, et tout a été pensé pour le duper. «Nous avions soigné les détails : des gants blancs, de fins petits souliers, des bas de

sole, des bouquets de violettes, des parfums de luxe. Le contraste augmentait le mystère», expliquera-t-elle bien des années plus tard au *Figaro*.

Sous le charme, convaincu d'avoir trouvé un sujet en or, Pierre Loti publie les *Désenchantées*. Roman des harems turcs contemporains, en 1906. «C'est une histoire entièrement imaginée», se défend l'écrivain dans sa préface. C'est un mensonge. En réalité, il compte bien révéler, donner à voir ces harems interdits aux hommes et aux étrangers. En gage d'authenticité, il reprend les nombreuses lettres envoyées par Marie Léra, qui, dans l'imposture, s'en donnait à cœur joie : «Je suis au fond une petite barbare. Quelque chose restera toujours en moi de la fille des libres espaces, qui jadis galopait à cheval au cliquetis des armes, ou dansait dans la lumière au tintement des ceintures d'argent.» Dans un dernier courrier, elle fait même croire à Pierre Loti qu'elle s'est suicidée.

L'écrivain ne saura jamais qu'il a été berné, que la réalité qu'il décrivait avec tant de soin avait été façonnée par une Française. Marie Léra ne révélera la tromperie qu'à la mort de l'auteur en 1923. Sans aucun regret. «Nos lettres furent écrites avec fermeté, avec sincérité, parfois avec des larmes. Car si nous avons fait vivre à Loti un roman, nous l'avons aussi vécu.» En 1906, au moment de la sortie du livre, les deux rebelles qui accompagnaient la journaliste lors de ses rendez-vous avec Loti, deux filles d'un proche du sultan, fuirent le harem et gagnèrent Paris au terme d'un voyage mouvementé. Les fantômes aux gants blancs s'échappaient enfin. Sans le savoir, Loti leur avait donné l'élan.

GUILLAUME PAJOT

(1) Les *Désenchantées*. Roman des harems turcs contemporains, de Pierre Loti, 1906.

DESCHAMPT GUYOT GUYOT

LES ANGLICISMES ? NO WAY !

Lettre ou ne pas lettre (2/5)
Le lecteur de *Libé* est attaché à la langue française. Prenant son courage, sa trousse et son Petit Robert à deux mains, il nous renvoie par la poste nos articles stabilotés. My God !

Le défenseur de la langue de Molière est extrêmement tatillon lorsque l'un de nos journalistes a l'outrecuidance d'aller piocher un mot dans le lexique de la perle Albion. What a pity ! Une collègue du service Enquêtes confirme être la

cible de ce genre de correcteur patenté : «J'ai bien peur d'avoir jeté tous les messages de l'obsédé de la francophonie qui m'écrit dès que j'ai le malheur d'utiliser un mot anglais dans un papier, mais vu qu'il écrit à tout le monde, vous en récupérez certainement des tonnerres.» En effet. De nombreux amoureux de la dictée de Pivrot nous écrivent pour mentionner que les mots «crew», «woke» et même «week-end» ont leurs équivalents en français... «Le problème, explique une journaliste du service Politique, c'est que j'écris ces mots en permanence, donc je reçois des courriers dès que j'ose «offshore» ou «think tank», soit chaque semaine environ.»

Jean-Michel, le 28 novembre 2023, très énervé par tous ces emprunts à la langue de Shakespeare, nous envoie ceci par la poste : «Vous chevauchez la vague du mauvais goût. Commencez à vous exprimer en français. Votre article is disgusting.» Joint à son enveloppe, un article du journal, découpé, où tous les mots anglais ont été surlignés en jaune. Thanks, Jean-Mimil.

A propos de couleurs, certains lecteurs en sont friands. Le service Infographies reçoit, lui aussi, son lot de missives empoisonnées. Ainsi, un lecteur (professeur de géographie à la retraite ?) s'est emporté sur une carte représentant l'attaque turque contre les

territoires kurdes syriens, à l'est de l'Euphrate (édition du 9 octobre 2019). Prenant soin de découper l'article et de prendre sa plus belle plume, il s'insurge : «Un peu de bleu dans la mer, est-ce une impossibilité technique ? Les cartographes de Libé ont-ils la haine de l'hydrographie ?» Les «cartographes» de Libération avaient en effet eu l'outrecuidance de laisser la mer en blanc, comme le drapeau de la paix... Nous espérons que depuis, cher André, vous avez enterré la hache de guerre.

MARIE-ÈVE LACASSE

DEMAIN LE COMPLICITÉ

Extraits
de *Contrappasso*.
PHOTOS
MASSIMILIANO
CORTESELLI

Hors normes (1/5)

Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Cet été, le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, les réflexions esthétiques de Massimiliano Corteselli sur les nombreux incendies en Méditerranée.



Pyro mânes



MASSIMILIANO CORTESELLI
Né à Tivoli (Rome) en 1994,
vit à Berlin

Qui est le maître du feu ? Le photographe Massimiliano Corteselli sème le doute. Dans la série *Contrappasso*, l'omerta règne. Le titre vient d'un concept de l'*Enfer* de Dante : les âmes damnées subissent une peine éternelle semblable ou contraire au péché commis. La punition est le «contrappasso». Les incendies de

plus en plus fréquents en Méditerranée ont conduit l'artiste à s'interroger. Qui, du dérèglement climatique ou de la société, est le vrai coupable ? Nombreux sont les feux de forêt en Méditerranée d'origine humaine – qu'ils soient dus à la spéculation immobilière, à une volonté de garder son travail ou au besoin de terre pour l'agriculture. Le feu devient un pouvoir, l'objet à travers lequel la vengeance est possible, châtiment infligé à la nature et à toute l'humanité. Tout est brûlé, c'est le

point de non-retour, le feu se nourrit de tout ce qu'il trouve sur son passage : des maisons en équilibre dans un paysage irréel, des manèges sans plus de fonction, une chapelle qui reste debout comme un totem intouchable. Mais la vie continue, des vaches se promènent dans une forêt à la terre brûlée et aux feuilles sèches, la vie reprend son cours malgré les blessures, dans le silence total.

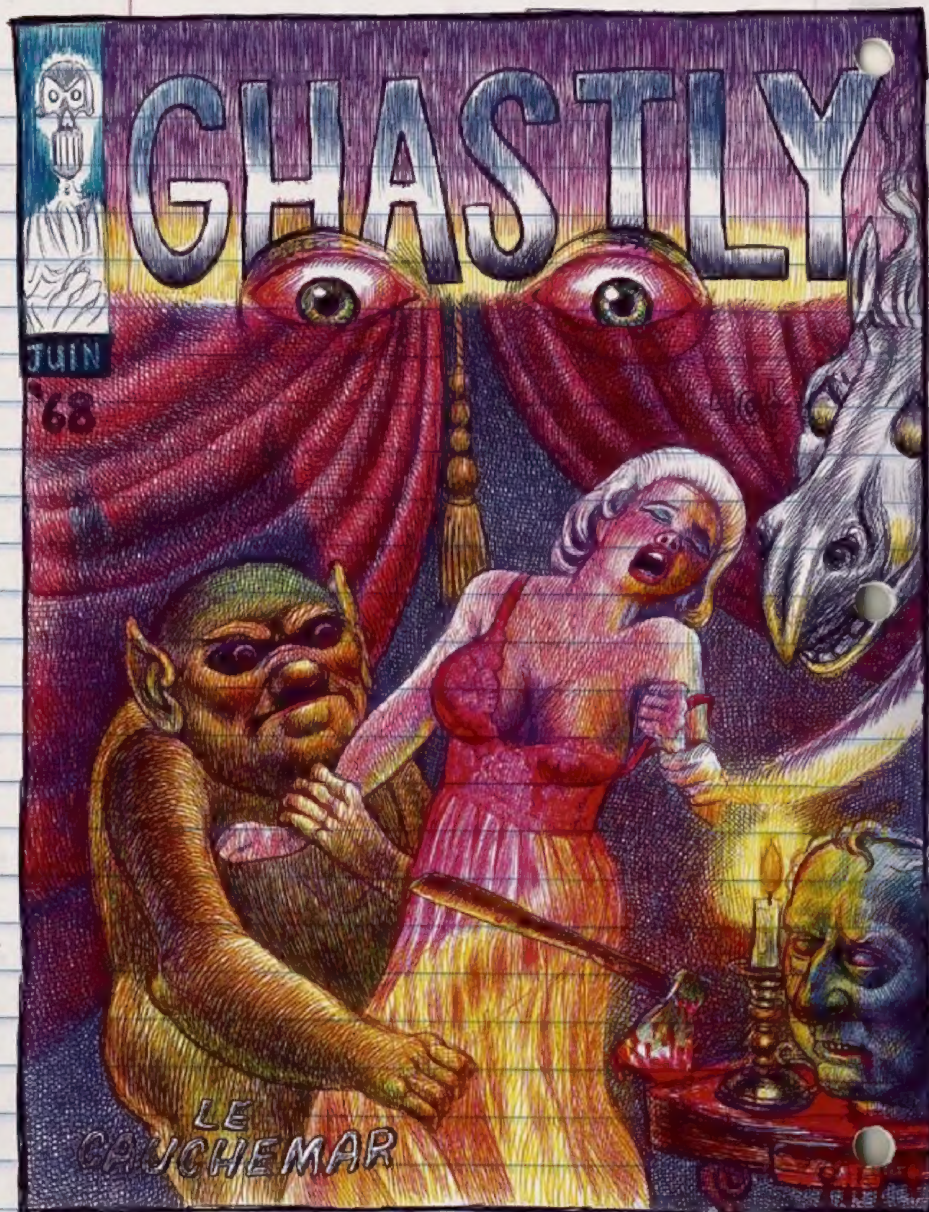
ALESSANDRO ZUFFI

Retrouvez notre diaporama sur *Libé.fr*.

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres

Tome 2

Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture





Moi, ce que j'aime, c'est les monstres, tome 2, est la conclusion du journal graphique fictif d'une jeune fille de 10 ans, Karen Reyes, qui tente d'élucider le meurtre de sa bien-aimée et énigmatique voisine du dessus, Anka Silverberg, une survivante de l'Holocauste. Dans ce deuxième livre, les sombres mystères du passé et du présent continuent d'abonder au cours de l'été 1968, tumultueux et violent, à Chicago.

EMIL FERRIS
MOI CE QUE J'AIME
C'EST LES
MONSTRES tome 2.
 Monsieur Toussaint
 Louverture, à paraître
 en novembre.

LE PUZZLE DE COCO



Règlement complet
sur Libération.fr
ou en flashant ce QR code.

L'Assemblage estival
Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet
au 25 août 2024 une pièce du puzzle.
A gagner : un dessin original et dédié de
Coco (10 gagnants tirés au sort).
A renvoyer à : Libération - Puzzle 2024 -
113 avenue de Choisy - 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

Les prénoms stars

Par CAMILLE
GEVAUDAN

1 Les stats des prénoms
donnés en 2023 sont
sorties. Qui fait une
entrée fracassante dans
le top 10, côté filles ?

- A** Léna.
B Eva.
C Romy.
D Alba.

2 Le top 10 garçons
n'a pas changé.
Mais quel prénom en
plein essor est sur le point
d'y entrer ?

- A** Isaac.
B Eden.
C Adam.
D Noah.

3 33 851 bébés ont reçu
le prénom le plus
banal en 1930, Jean.
En 2023, combien de
petits Gabriel sont nés ?

- A** 4 550.
B 9 550.
C 15 550.
D 29 550.

4 Quel prénom de
grand-mère n'a pas
fait son retour ?

- A** Rose.
B Lucie.
C Simone.
D Léonie.

5 Quel prénom
de grand-père n'a
pas fait son retour ?

- A** Léon.
B Marcel.
C Paul.
D Louis.

6 Quel est le prénom
composé le plus
donné en 2023 ?

- A** Jean-Baptiste.
B Marie-Lou.
C Mohamed-Ali.
D Lily-Rose.

7 Quel département
a pour top 3 des
prénoms masculins ?

- A** Le Nord.
B Les Bouches-du-Rhône.
C Mayotte.
D Le Finistère.

8 Parmi les prénoms
de fille typiquement
corse, quel est
le plus populaire ?

- A** Anghjelina.
B Chjara.
C Leria.
D Maddalena.

9 Quels prénoms sont
à la mode à Paris,
beaucoup moins
dans le reste de la France ?

- A** Blanche, Kylian
et Célestin.
B Joseph, Joséphine
et Fatoumata.
C Priam, Maylone et Vasco.
D Ibrahim, Ava et Gaspard.

10 Laquelle de ces
variantes
orthographiques

rares a tout de même été
donnée plus de 100 fois ?

- A** Lukas.
B Aksel.
C Liham.
D Mariya.

11 Le prénom de deux
lettres le plus donné
en 2023 ?

- A** Jo.
B Or.
C MD.
D EL.

12 Le plus long
prénom donné
(au moins trois
fois) en 2023 ?

- A** Seydina-Mouhamed.
B Marie-Emmanuelle.
C Francescu-Matteu.
D Jean-Marc-Aurèle.

13 Les prénoms
Matlin et Uhalna
sont quasi
exclusifs aux...

- A** Antilles.
B Hauts-de-Seine.
C Pyrénées-Atlantiques.
D Côtes-d'Armor.

Réponses : 1-B (Léna en est sortit), 2-A (les trois autres y sont déjà), 3-A (4-1), 4-C, 5-B (6-1) (les autres sont aussi dans le top 10), 7-C, 8-B (9-1) (les autres sont aussi dans le top 10), 9-B (10-1) (les autres sont aussi dans le top 10), 10-A (11-1), 11-C, 12-B (13-1) (les autres sont aussi dans le top 10), 13-D (14-1) (les autres sont aussi dans le top 10).

UN POCHE POUR LA PLAGE

Aujourd'hui, le recueil de quatre romans courts et haletants du maître Stephen King.

Comment s'attaquer au roi ? Le recueil *Différentes Saisons* est sans doute la meilleure manière d'appréhender l'univers horrifique de Stephen King. Publié en 1982, le livre est composé de quatre récits, dont trois ont été adaptés au cinéma. King y aborde des thèmes qui lui sont chers : la fin de l'enfance, la trahison, l'isolement... mais sans y ajouter ici d'éléments surnaturels – sauf pour le dernier récit, le plus court. Car les chanceux le savent : l'Américain n'est pas qu'un auteur de best-sellers à frissons. Ses écrits peuvent donner la chair de poule, oui. Ils peuvent aussi donner chaud, comme c'est le cas avec le *Corps*, troisième des quatre histoires de *Différentes Saisons*. On y suit quatre gamins de 12 ans qui, à la fin de l'été, partent explorer une forêt dans l'espoir d'y trouver le cadavre d'un garçon disparu. Rarement roman aura fait ressentir à ce point la moiteur d'un été du Maine. Les autres récits sont tout aussi prenants. Rita Hayworth et la Rédemption de Shawshank nous plonge dans l'univers carcéral des

années 50. On y parle espoir, amitié et – c'est commode – rédemption. Après tout, le narrateur se nomme Red... Un élève doué est plus sombre. Découvrant que son voisin est un ancien dignitaire nazi, Todd, 16 ans, le fait chanter pour obtenir un rapport détaillé de l'horreur des camps. *La Méthode respiratoire*, enfin, nous raconte comment le brave Dr. McCarron a, durant les années 30, aidé une mère célibataire à accoucher après qu'elle a, littéralement, perdu la tête. Quatre histoires, quatre ambiances mais un seul livre pour découvrir King. Et comprendre qu'il est avant tout un formidable conteur de l'Amérique.

SYLVAIN CHAZOT



STEPHEN KING
DIFFÉRENTES SAISONS
LGF, 2004, 735 pp., 10,4 euros.

LE CHIFFRE À LA CON

Du 16 avril au 11 août, la flamme olympique est restée allumée 2820 heures, l'équivalent de 3935 briquiers.

MICHEL BECQUENOT, ALICE CLAIR, NULIN GUILLOT, LÉO PICO ET VALENTIN STOCQUER